

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 40.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 3 OCTOBRE 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Lettres de l'Exposition, par A. Achintre. — Conseil utiles. — Nos gravures : l'abbé Roussel; L'orphelina d'Auteuil; M. de Villemessant; M. Saint-Genest; Clara-Louise Kellogg; Annie-Louise Cary. — Choses et autres. — Les mystères du Golfe. — Exécution d'Hedel. — La Bande Rouge, par F. du Boisgobey. — Gazette des tribunaux. — Faits divers. — Les deux assassins, Burré et Lebiez. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : La grande procession aux flambeaux en l'honneur de M. Thomas White, M.P. pour Cardwell, et les autres députés conservateurs élus à Montréal; L'Orphelinat d'Auteuil à vol d'oiseau; Clara-Louise Kellogg; Anna-Louise Cary; L'abbé Roussel; M. de Villemessant; M. Saint-Genest.

LETTRE DE L'EXPOSITION

PARIS, le 6 septembre 1878.

Pendant la journée du 3, la vie de la Grand'ville semble avoir été suspendue dans la plupart des quartiers. Comme aux anciens jours du moyen-âge, la population avait reflué dans le vieux Paris, entre les deux bras de la Seine, sur cette île Saint-Louis où Notre-Dame élève les tours de sa superbe basilique. On se serait cru à une de ses grandes solennités religieuses des jours antiques, pendant lesquelles le peuple s'entassait dans l'église et obstruait ses abords. Par les portes grandes ouvertes de la façade, on apercevait sous les voûtes ogivales du transept et des nefs, le rayonnement d'innombrables cierges et de lampadaires éclairant les tentures de velours noir lainées et étoilées d'argent du catafalque et des draperies. Une foule énorme encombrait la place et les rues voisines : on célébrait le service du bout de l'an de M. Thiers, l'anniversaire de la mort du libérateur du territoire.

C'est ce titre, le plus beau de tous, celui que le défunt eût certainement préféré à tous les autres, que lui décernera l'impartiale histoire.

Le grand portail de l'église disparaissait

sous les tentures; les portes d'entrée étaient garnies de grands rideaux frangés d'argent; et au-dessus de chacune d'elles s'élevait un immense écusson entouré de palmes d'argent avec la légende :

Patriam diligit, veritatem coluit.

Les bas côtés et tous les étages étaient également tendus en velours et hermine, avec des cartouches de distance en distance, aux initiales A. A.

Cette décoration tant intérieure qu'extérieure a demandé 72,000 verges de tentures et draperies et 19,000 verges de franges et galons d'argent.

Le catafalque, entouré de torchères, de candélabres, de cassolettes, lustres, etc., qui forment avec ceux du chœur et de l'autel un luminaire de 3,000 flammes, a été construit sur un modèle de feu l'architecte Visconti. Un soubassement décoré de motifs d'argent, des gradins recouverts de velours et un dais magnifique qui le surmonte, forment cette pièce magistrale. Un baldaquin, se rattachant au transept, est suspendu au-dessus du monument funèbre. A chaque angle, près d'un palmier naturel, s'élève une statue allégorique en argent.

Les orphéonistes, au nombre de 2,500, occupent le chœur.

Les délégations des villes de France, des municipalités, des sociétés, le corps diplomatique au complet, les membres du Sénat, de la Chambre des députés, ceux des diverses académies, les officiers de l'armée de terre et de la marine, occupent les deux côtés de la grande nef, dans laquelle se tiennent les membres du clergé, les parents et amis de la famille.

Les couronnes, les bouquets couvrent presque entièrement le catafalque.

A midi, au moment de commencer la cérémonie, deux hommes arrivent ayant peine à porter une couronne de roses de deux pieds et demi de diamètre. L'assistance était énorme, et le nombre de cartes distribuées par Mme Thiers s'est élevé à quinze mille. Vingt commissaires, portant à la boutonnière un ruban noir brodé d'argent, les huissiers du Sénat et de la Chambre des députés, ainsi que huit maîtres des cérémonies des pompes funèbres, conduisent les invités. A midi précis la cérémonie commence, on chante l'Introït et le Kyrie. La messe en plain-chant a été exécutée à deux chœurs, avec accompagnement d'orgue, de musique militaire, et adjonction de 10 harpes et de vingt contrebasses. C'est M. Vervoitte, maître de chapelle de Notre-Dame et inspecteur des maîtrises de France, qui a harmonisé les plains-chants et a écrit, pour la circonstance, l'Offertoire et le *Pie Jesu*. M. Sergeant tenait l'orgue, et M. Sellenick dirigeait la musique de la Garde de Paris.

Quant à la partie vocale, c'était M. Danhauser, inspecteur principal de l'enseignement du chant dans les écoles commerciales de Paris, assisté de 60 professeurs, qui conduisait les 1200 choristes. Voici quel a été le programme musical de la cérémonie :

- 1o Symphonie en *la*, de Beethoven, par la musique de la garde républicaine;
- 2o Andante de *Lorelei*, de Mendelssohn;
- 3o *Requiem* en plain-chant;
- 4o *Kyrie* en plain-chant;
- 5o *Dies iræ*;
- 6o Offertoire : *Domine Deus*, chœur à grand orchestre accompagné par la musique militaire et les harpes;
- 7o *Sanctus* en plain-chant harmonisé;

- 8o *Élévation* : *Pie Jesu*, solo de soprano chanté par M. Troupel, avec chœur et accompagnement de musique militaire;
- 9o *Communión* en plain-chant;
- 10o *Absoute* : *Libera* en plain-chant;
- 11o *Marche*, par la musique militaire.

Je vous fais grâce du défilé, du cortège, des scènes du cimetière où un grand nombre de délégations ont porté d'immenses couronnes de perles, de roses ou d'immortelles.

Cet anniversaire a eu l'importance d'une manifestation politique. Plusieurs grandes villes de France ont aussi célébré un service en l'honneur de la mémoire de M. Thiers. A Alger, Mgr de Lavignerie a officié lui-même et donné l'absoute.

A propos de ce prélat, terminons le compte-rendu de ces cérémonies funèbres par une anecdote qui honore l'évêque et l'ex-président de la République française :

Des rapports pleins de bienveillance avaient toujours existé entre ce prélat et l'illustre président de la République; voici, entre autres, le trait plein de délicatesse que rapportèrent en 1870 tous les journaux du temps.

Mgr Lavignerie se trouvant à Tours au moment de l'invasion prussienne, assistait, dans la cathédrale de cette ville, à un office où se faisait une quête en faveur des soldats blessés. Mme Thiers était quêtuse.

Lorsqu'elle se présenta devant l'archevêque d'Alger, celui-ci, qui n'avait pas été prévenu et n'avait pas sur lui son porte-monnaie, détacha de son doigt son anneau pastoral et le déposa dans la bourse qui lui était tendue.

De retour chez elle, Mme Thiers, en comptant sa quête, retrouva l'anneau de l'archevêque. D'accord avec M. Thiers, elle se rendit chez un joaillier de la ville, lui fit estimer l'anneau pastoral, qui avait une valeur de 1,800 francs, en déposa le prix dans la bourse de la quête, et le soir rapporta son anneau à Mgr Lavignerie au nom de M. Thiers et au sien.

Ce sont ces souvenirs qui amenaient ce matin Mgr Lavignerie dans la cathédrale pour se joindre à ceux qui voulaient rendre un hommage public au grand citoyen dont la France déplore la perte.

L'exposition hippique, ou, pour parler comme tout le monde, de la race chevaline, a été inaugurée, dimanche dernier, sur l'Esplanade des Invalides; elle se ferme aujourd'hui, 10 courant. Deux doubles rangées de boxes, contenant chacune une vingtaine de chevaux, présentent aux amateurs et aux curieux les types les plus variés et les plus parfaits des diverses races : chevaux de course, de selle, d'attelage.

Parmi les nations étrangères, la Russie, l'Angleterre, la Belgique, l'Autriche-Hongrie se distinguent particulièrement. Il y a là 1,058 chevaux inscrits, et 1,150 boxes grillées en fil de fer fermées par un verrou.

Tous les chevaux sont nourris aux frais des exposants, et soignés par les 7e et 18e dragons, les 1er et le 5e cuirassiers, qui ont fourni 25 hommes chacun. Les superbes races de Bretagne, de Normandie, de Perche et du Poitou, des haras de l'État, sont représentés par de beaux spécimens.

On remarque de magnifiques étalons et de belles juments poulinières. Les premiers, parmi lesquels figurent des lauréats du turf, comme *Terragus*, *Martemer*, *Le Champion*, *Salmigondis*, *Sénator*, un cheval américain, *Young Star*, etc., ne figurent plus, depuis quelques années, sur l'hippodrome; ils vivent dans une douce retraite et s'occupent de reproduire leur race.

La Hongrie a envoyé une demi-douzaine d'étalons pur sang arabes qui défient toute comparaison.

La Belgique présente des chevaux de

trait de proportions colossales. Nos chevaux perchons soutiennent la concurrence avec tous les autres produits de l'étranger. *Morin*, cheval des Ardennes, mesure 1 mètre 69 centimètres. La Compagnie des omnibus parisiens a exposé une collection de très-beaux produits.

Les seize étalons de pur sang arabes envoyés par la Russie sont parfaits, incomparables.

Les généalogies de ces nobles bêtes, qui remontent à douze et quinze générations, sont inscrites sur les boxes. Les aïeux ont tous été importés d'Arabie. On admire parmi eux *Barkhatmy*, étalon trotteur Orloff, âgé de quatre ans, qu'on a fait courir devant les spectateurs. On ne saurait désirer allure plus franche et plus d'ardeur. Jusqu'au Japon qui a fait venir trois petits chevaux qu'on regarde beaucoup.

Le côté pittoresque de cette Exposition, ce sont les palefreniers des bords du Danube. Ils portent par-dessus une veste garance collante, une robe bleue ou blanche, de grandes bottes molles garnies d'immenses éperons, et à la main une longue cravache. Le surveillant de l'écurie hongroise exhibe sur la poitrine une masse de décorations; les manches de sa robe sont d'une ampleur démesurée, et ses bottes vernies reluisent comme un miroir. Parmi eux, des moujicks russes au bonnet de fourrure, à grande barbe, et des jockeys anglais gourmés, raides et cravatés de blanc.

La race asine, dont la France possède de si beaux types, n'est presque pas représentée. Le Poitou seul a envoyé quelques spécimens. Le Jardin d'acclimatation lui a envoyé quelques produits rares, mais que l'on ne peut classer dans aucune espèce connue, puisque ils constituent de véritables exceptions. Parmi ces raretés : *Hippone*, produit de mule et de cheval; *Salem*, produit de la même mule et d'un âne d'Égypte; un *Daan* femelle (sorte de cheval du Cap); *Catherine*, la mule reproductrice. Seulement ces animaux, bien que reproducteurs, ne sont ni ânes ni chevaux.

Cette exposition attire un nombre considérable de personnes, et ce concert de hennissements sonores, auxquels se mêlent les braiements des modestes ânes et ânonnes, fait un étrange effet sur cette place plantée d'arbres à l'extrémité de laquelle se profile la tranquille façade de l'Hôtel des Invalides, surmonté de sa vaste coupole dorée.

Au Trocadéro, les concerts continuent toujours avec la même vogue.

La semaine dernière, a eu lieu la distribution des prix aux fanfares et aux musiques d'harmonie civiles ayant pris part au concours de l'Exposition universelle. C'est la musique d'harmonie et la fanfare de la ville de Roubaix qui ont remporté les deux premiers prix. Le morceau imposé aux fanfares était l'ouverture de *Sardanapale*; celui aux musiques d'harmonie, le *Cortège de Bacchus* (Sylvia) de M. Leo Delibes.

C'est M. Ch. Gounod qui a distribué les prix en sa qualité de président. Parmi les membres du jury figuraient M. N. Rubinstein, délégué musical de la Russie; Halstrom, représentant la Suède; Sullivan, la Grande-Bretagne; Jules Cohen, Colonne, Delibes, Gouzieu, Guilman, Joncières, Massenet, Métra, etc., etc. Outre les croix

et médailles décernées dans ce concours, le ministre de l'Instruction Publique a donné aux premiers prix deux magnifiques objets d'art, une paire de vases de la manufacture de Sèvres.

Les concerts russes se donneront les 7, 14 et 21 septembre. Parmi les artistes qui prendront part à ces solennités, il faut citer le directeur organisateur des concerts, M. Nicolas Rubinstein, directeur du Conservatoire de Moscou et frère du virtuose et compositeur que vous avez entendu, il y a quelques années, à Montréal; M. Henri Wienawski, un violoniste que vous connaissez également; son frère, Joseph Wienawski; le pianiste Apollinaire de Kontski, etc., etc. La partie vocale sera spécialement représentée par Mlle Anna de Belloc et Mme Polonski. Tous les morceaux seront de compositeurs russes. Il y aura aussi, demain, jeudi, une audition donnée par M. Jules Zæbski, le célèbre pianiste, sur les pianos à *double-clavier renversés*, dont tout le monde musical s'occupe depuis quelque temps.

L'autre jour, tandis que les mondolines italiens régalaient les membres de la presse, en leur jouant des morceaux de la *Muette*, une partie des auditeurs, comme il en avait été convenu, s'était rendue à Versailles pour se rendre compte des effets du téléphone. Les résultats obtenus ont été surprenants. Tout le concert des artistes italiens a été perçu par les auditeurs de Versailles, qui s'étaient placés dans le bureau télégraphique de l'avenue de Paris, avec autant de netteté que s'ils se fussent trouvés au Champ-de-Mars.

Le soir de ce même jour, les grands-ducs Alexis et Constantin sont allés, à minuit, visiter le *Figaro*. Voici comment un confrère raconte cette petite fête :

Reçus sous le péristyle par toute la rédaction réunie, les princes, guidés par MM. de Villemessant et Magnard, sont d'abord allés voir les sous-sols, où, à la clarté de la lumière électrique, ils se sont rendu compte du fonctionnement des machines et du mécanisme d'un grand journal. Puis LL. AA. sont remontées dans la grande salle du rez-de-chaussée, où les attendaient les *Hendon-Les*, des Folies-Bergère, qui ont joué l'amusante pantomime du *Duel des Pierrots*.

M. de Villemessant a invité ensuite les deux princes à monter au premier étage. Là, Mmes Judic et Bonnaire, Coquelin Cadet et Libert, de l'Alcazar d'été, ont donné la fine fleur de leur répertoire : Coquelin a dit *l'Obsession*; Judic, la *Chatouilleuse*; Mme Bonnaire, le *Tramway qui passe*, et Libert, *l'Amant d'Amanda*, absolument réclamé par les deux Altesses, qui, en ayant beaucoup entendu parler, mais ne l'ayant jamais entendu, étaient enchantés de le faire dire par le créateur.

A deux heures, après un lunch, les grands-ducs se sont retirés en remerciant les rédacteurs en chef du *Figaro* de leur réception.

A l'entrée et à la sortie des princes, un chœur masqué par des draperies a chanté l'hymne national russe.

On ne saurait être plus galant. Les journalistes font décidément bien les choses.

Notre grand ballon captif exécute chaque jour une série d'ascensions heureuses et de recettes fructueuses; sa moyenne quotidienne ne va pas loin de £600 à £700. On assure que l'aérostat est déjà vendu à une compagnie anglaise qui l'exploitera à Londres.

Vendredi dernier, le plus jeune des membres du parlement anglais, M. Walter Powell, accompagné de son neveu, M. Godefroy Powell, a fait une ascension dans un ballon libre, parti de la cour des Tuileries, sous la conduite de M. Godard.

A propos de ballons et d'aéronautes, voici des nouvelles concernant ces nouveaux moyens de transport. Le gouvernement russe vient d'envoyer à l'étranger le professeur Mendeleff, physicien de l'université de Saint-Petersbourg, avec la mission d'étudier la navigation aérienne dans le reste de l'Europe. Le voyage de M. Mendeleff durera un an, et il devra, à son retour, publier un rapport sur la question.

Le gouvernement anglais, de son côté, vient de charger une commission spéciale de suivre les expériences des ballons dits de guerre, qui se font actuellement à Woolwich. Si la commission se montre favorable à l'adoption de ces résultats, on organisera des trains de ballons spéciaux et un corps d'officiers choisis parmi les ingénieurs.

Nous ne tarderons pas sans doute à voir

bientôt manœuvrer ces nouveaux bataillons; car on écrit de Londres qu'une grande découverte vient de recevoir l'approbation du *War Office*. On assure que le capitaine Templar a enfin réussi à diriger les ballons militaires. Il a exécuté, mercredi et samedi, des manœuvres aériennes qui lui ont permis, par l'électricité, d'accomplir, à 4,500 pieds, les mouvements que le général d'Aquila lui commandait de la plaine de Woolwich.

D'autres nouvelles.

Le comte de Tanneguy, ministre de France à Bruxelles, vient de recevoir des mains du roi des Belges, à l'occasion des fêtes commémoratives du mariage royal, le grand cordon de l'Ordre de Léopold. Le général Clinchamp a aussi été honoré de la même distinction. La mère et la femme du Khédive, le vice-roi d'Egypte, viennent d'être décorées par le Sultan d'un nouvel ordre institué pour récompenser les actes de bienfaisance.

Mme Mery, la veuve de l'écrivain, bien oublié aujourd'hui, l'auteur de charmantes fantaisies, le collaborateur de Barthélemy dans *Napoléon en Egypte*, et la *Némésis*, journal hebdomadaire en vers, vient de mourir à l'âge de 76 ans. On annonce aussi à Londres la mort de John O'Kavanagh, un des amis intimes du grand agitateur irlandais et qui le seconda puissamment dans son œuvre d'émancipation. C'était un grand orateur qui obtenait d'éclatants succès dans ces réunions de campagne où se trouvaient parfois cent mille personnes. Après la scission qui se produisit entre Daniel O'Connell et le parti de la Jeune Irlande, O'Kavanagh se retira à Londres où il se livra à des études d'archéologie. Député de Limerick au parlement en 1868, il fut élu président de l'association "Home-Rule," à Londres. Il avait 71 ans.

Après les visites royales et princières, en voici une d'un simple président de république. M. Shenck, président de la Confédération suisse, va nous arriver la semaine prochaine. M. Shenck gardera le plus strict incognito.

On parlait beaucoup ici de l'ouverture d'un nouveau Concile œcuménique. J'ignore ce qu'il peut y avoir de fondé dans ce bruit. A ce propos, permettez-moi de vous faire part d'une assez curieuse statistique sur l'épiscopat catholique, qui compte, en 1878, 1,127 prélats, dont deux ont été élus par le pape Léon XII: l'archevêque de Tuam, en Irlande, préconisé le 8 mars 1825, et Mgr de Mercy-Argenteau, Belge, archevêque de Tyr, *in partibus*, élu le 22 octobre 1826.

De la promotion de Grégoire XVI sont encore vivants 77 évêques; de celle de Pie IX, 1,028; de celle de Léon XIII, 30.

Les prélats qui appartiennent à des corporations religieuses sont au nombre de 152, divisés ainsi: 9 cardinaux, 2 patriarches, 47 archevêques, 194 évêques. Les Frères-Mineurs en ont le plus, 43; les Dominicains en ont 28; les Bénédictins, 24; la Société des Missions Etrangères de Paris en a aussi 24; les PP. Capucins, 20; les Prêtres de la Mission, 14; les Oblats, 12; les Augustins, 10; les Jésuites, 10; les Carmes, 8; les Rédemptoristes, 7; les Philippins, 7; les Basiliens, 7; les Conventuels, 6.

Le commandant Cameron, le célèbre explorateur de l'Afrique, va se rendre prochainement dans l'Inde, en passant par l'Asie-Mineure et la Perse. Le but de ce voyage est de démontrer la possibilité de l'établissement d'un chemin de fer qui relierait la Méditerranée à l'Inde, en évitant la vallée de l'Euphrate. Une autre nouvelle du même genre est celle qu'annonce un journal de Constantinople, publiant que le gouvernement turc vient de donner à une compagnie américaine la concession du chemin de fer de Jaffa à Jérusalem.

Les Gauchos, ces fameux cavaliers des Pampas de l'Amérique du Sud, dont je vous ai raconté les exploits, nous ont quittés après avoir vendu les chevaux sauvages qu'ils avaient amenés avec eux. A propos de chevaux sauvages, le docteur Tholoman, un Français, médecin du shah

de Perse, vient d'envoyer au Jardin d'acclimatation deux ânes sauvages du désert Salé, situé au-delà du golfe Persique. Ces animaux, connus sous le nom d'hémionnes, seront employés ici à la reproduction.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des forges du Creusot! Cet établissement, fondé par M. Schneider, l'ancien président du Corps législatif, sous l'Empire, a son pavillon au Champ-de-Mars, tout comme un grand pays ou une colonie à le sien. C'est justice, car le Creusot est un établissement métallurgique de premier ordre, unique en France et sans rival en Europe. Le modèle en bois du fameux marteau pilon de cent soixante mille livres, plus puissant que celui de l'usine Krupp, sert comme d'une porte d'entrée au pavillon spécial, domaine du fer et de l'acier ouvrés. Une statue en pied du fondateur de l'établissement montre ce que celui-ci peut produire comme œuvre artistique, et révèle la considération dont jouissait M. Schneider père; car cette œuvre est le résultat d'une souscription du personnel des forges.

Le nombre d'ouvriers employés s'élève à quinze mille. Chacun d'eux a sa maison particulière, son petit jardin, et pour ses enfants des écoles gratuites ainsi que des soins médicaux également gratuits. Sept mille élèves fréquentent les écoles que dirige 121 professeurs. Grâce à cette organisation, l'usine recrute dans ces classes ouvriers, ingénieurs et employés. On les classe à leur sortie, suivant les résultats de l'examen. Outre ces soins à l'enfant, M. Schneider s'est aussi occupé des travailleurs. Sans aucune charge ni retenue, il a assuré à chacun d'eux une rente proportionnelle au salaire et au temps de service. Tout ouvrier qui quitte l'usine reçoit un livret sur la caisse des retraites de l'Etat.

Ce que l'on aperçoit tout d'abord en entrant dans cette exposition métallurgique, c'est le plan en relief du Creusot, ville et usine, ce qui vous donne du premier coup d'œil une connaissance exacte du pays et de l'établissement.

Parmi les objets exposés, l'on remarque une machine de 6,000 chevaux, pour le *Redoutable*, construite au Creusot; un arbre porte-hélice, qui mesure cinquante-quatre pieds de long, et dont le poids est de quarante-deux mille livres. On voit là un *fac simile* de lingot d'acier fondu dans l'établissement, mais que l'on n'a pu transporter à l'Exposition; cette masse pèse deux cent quarante mille livres.

Une chose stupéfiante, c'est la plaque cuirasse d'un navire. Elle a 2 pieds 8 pouces d'épaisseur, 12½ pieds de hauteur, 6½ pieds de largeur et pèse 130,000 livres. On voit, derrière le pavillon, le wagon de 24 roues qui a amené cette énorme pièce à Paris. C'est la première fois que les chemins de fer français ont transporté des masses semblables.

On regarde avec surprise des tubes pour canons de 54,000 livres.

C'est de ce magnifique établissement que sort une grande partie de notre matériel de guerre actuel; car, après les désastres de 1870, le propriétaire des forges mit ses ateliers à la disposition de M. Thiers.

Le Creusot, bien qu'il n'en existe point de fini à son exposition, fabrique des canons pour l'armée et la marine, et possède pour les essais de pièces un vaste champ de tir. Inutile de dire que les houillères se trouvent aux environs de l'établissement. L'extraction du combustible, qui est annuellement de 550,000 tonnes, peut être portée à 700,000; la production des fontes de 155,000 tonnes, peut atteindre 200,000 tonnes. La fabrication des fers et aciers de 125,000 tonnes, peut être portée à 160,000 tonnes. Pour achever, ajoutons que MM. Schneider et Cie. utilisent pour leur fabrication des machines à vapeur qui représentent 14,000 chevaux, et que les salaires de leurs quinze mille ouvriers s'élèvent annuellement à dix-huit millions de francs.

Je puis me dispenser, pour finir cette correspondance, de vous parler des six cents victimes qui ont péri dans le sinistre du steamer *Princess Alice*; car les dépêches d'Angleterre vous ont certainement donné

tous les détails concernant ce grand désastre. Il en est de même de l'épidémie qui sévit en Louisiane. Votre position vous met à même d'être mieux renseigné que nous sur les phases du fléau.

Une autre catastrophe, un épouvantable orage, a presque entièrement détruit, le 7 courant, la petite ville de Miskolez, en Autriche. Sous l'eau qui tombait du ciel par catarractes, un étang voisin de la ville a débordé, et ses flots grossis, changés en torrents, ont emporté des rues entières, entraînant pêle-mêle maisons, meubles, hommes et animaux. On compte au-delà de six cents victimes et des pertes évaluées à huit millions de francs.

Dans l'Inde, ce ne sont ni les fièvres ni les inondations, c'est la famine qui a exercé de terribles ravages. Des chiffres fournis par le vice-roi, il résulte que, dans neuf districts, le nombre des morts causés par le manque de subsistance a été, en mai 1877, de 71,400; en juin, 74,000; en juillet, 94,000; en août, 118,000; en septembre, 112,000; en octobre, 81,000, ce qui fait un total d'environ 550,000 morts. Si l'on ajoute à ces chiffres ceux des six mois précédents, l'on arrive au chiffre de 925,000 morts. Cela, dans la seule présidence de Madras. Dans le Miskour, on constate une diminution de 1,250,000 âmes. Dans les autres provinces, l'on constate des pertes analogues.

En présence de cette énorme mortalité, laissez-moi vous exposer, non pas comme consolation, mais par curiosité, le total de la population du globe, tel que fourni par la dernière livraison des *Communications géographiques* de Petermann.

La population de la terre serait actuellement de 1,439,145,300 âmes.

L'Europe renferme 312,898,480 habitants; l'Asie, 831,000,000; l'Afrique, 205,216,500; l'Australie et la Polynésie, 4,411,300; l'Amérique, 86,116,000.

Et dire que vous et moi, lecteur, comptons dans ce nombre pour deux unités! Ce qui n'empêche pas, à chaque seconde, un de nos semblables de partir de ce monde pendant qu'un autre y arrive.

A. ACHINTRE.

CONSEILS UTILES

Nous voici au temps des conserves. Les cornichons préparés avec du vinaigre bouilli sont plus beaux, mais beaucoup moins bons que ceux que l'on met confire à froid. Afin de les maintenir très-fermes et un peu plus verts, on renouvellera le vinaigre après quinze jours d'infusion. Les cornichons se trouvent très-bien de l'adjonction d'une poignée de graines de capucines.

Le lait, première nourriture de l'homme, est employé, aujourd'hui, comme le souverain remède dans une foule de maladies. Mais quelques personnes le prennent avec répugnance et le gardent longtemps sur l'estomac; elles arrivent même à se dégoûter complètement de cet aliment, surtout s'il est prescrit à l'exclusion de tout autre. Quelques feuilles de menthe, qu'on fera bouillir avec le lait, empêcheront ce dégoût et faciliteront la digestion du lait.

L'enlèvement des tapis en été est bien d'être devenu aussi général qu'il serait à désirer, car de toutes les mesures d'hygiène, de propreté et de confort qu'on puisse prendre dans son petit intérieur, l'enlèvement des tapis dans la belle saison est la plus importante.

C'est d'abord un changement de toilette annuel—qui est aussi nécessaire pour les appartements que pour les personnes—puis cela conserve les tapis, assainit les chambres, les purge des impuretés qui ont pu s'y imprégner, et donne à la maison un air frais et coquet que rien autre chose ne saurait lui communiquer.

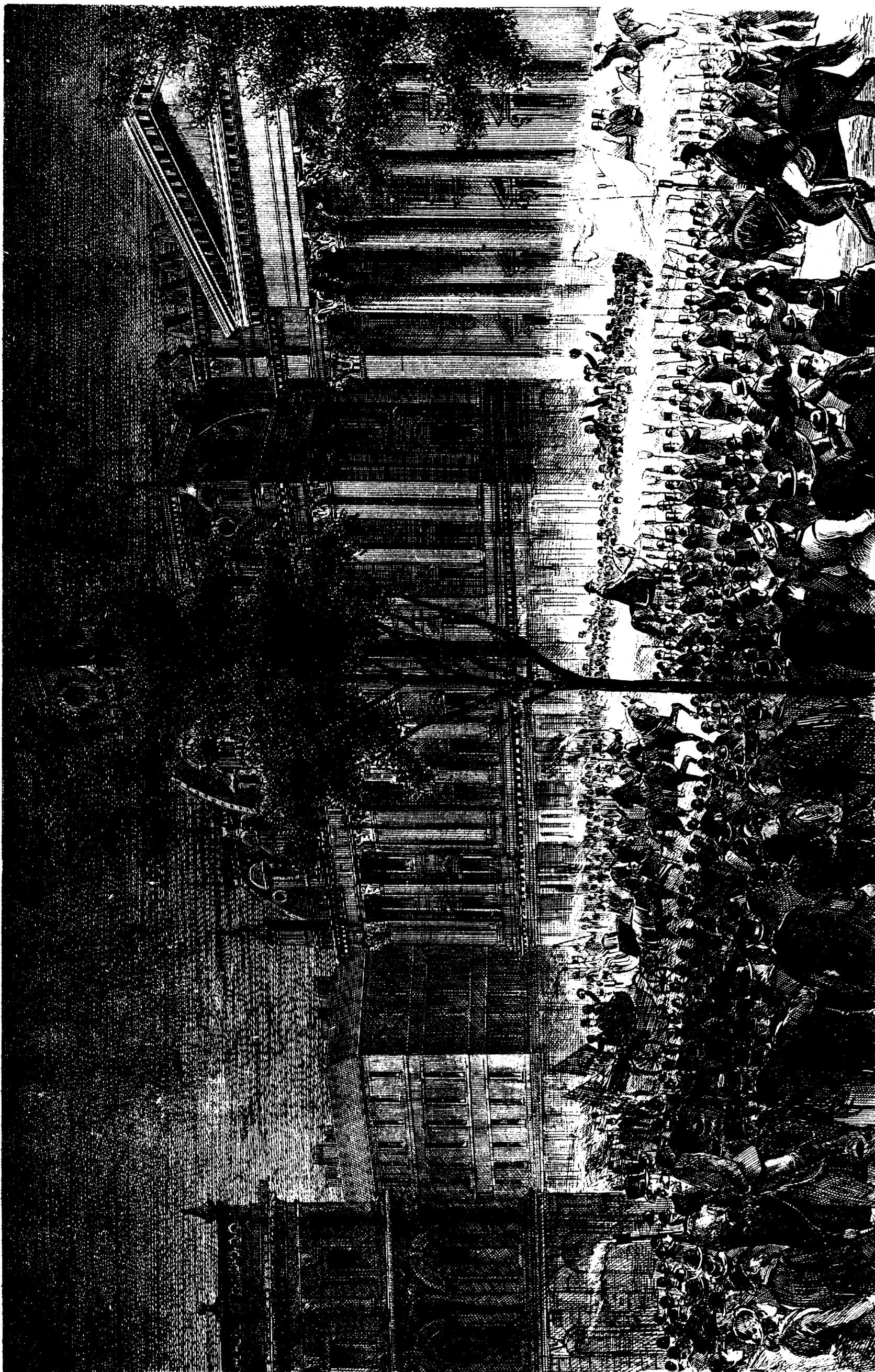
Et puis, quel plaisir vous aurez à vous trouver recapitulé quand viendront les froides journées d'automne et d'hiver!

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'éuvrerais, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au RÉV. JOSEPH T. INMAN, *Station D, New-York*.

AVIS

Nos abonnés qui ne conservent pas *L'Opinion Publique* pour la faire relire nous obligeraient beaucoup en nous renvoyant les Nos. 7 et 18 de cette année, que nous voulons bien payer.



MONTREAL—LA GRANDE PROCESSION AUX FLAMBEAUX EN L'HONNEUR DE M. THOMAS WHITE, M.P. POUR CARDWELL, ET LES AUTRES DEPUTES CONSERVATEURS EUS A MONTREAL

NOS GRAVURES

L'abbé Roussel

Dans sa dernière séance, l'Académie française a distribué solennellement les prix de vertu. Elle a donné le prix Montyon, d'une valeur de 2,500 francs, à M. l'abbé Roussel.

Tout le monde aujourd'hui—le monde qui fait l'aumône et le monde qui la reçoit—connaît et bénit l'abbé Roussel.

Voici en quels termes M. J.-B. Dumas, directeur de l'Académie française, a exposé les titres du saint Vincent de Paul moderne à la récompense qu'on lui décernait :

Un humble prêtre, aumônier militaire, entraîné par sa charité vers les patronages ouvriers, se demandait avec tristesse si, malgré les soins éclairés et la large prévoyance de l'Assistance publique, dont on ne proclamera jamais assez haut les bienfaits, la destinée de ces enfants orphelins ou abandonnés qu'on ramasse quelquefois errants au milieu de Paris n'était pas digne de la plus grande pitié. Jetés par une fortune ennemie sur le chemin du vagabondage, ces infortunés, après avoir vécu de hasard et de ruse, l'âme fermée à toutes lumières, n'en viennent-ils pas, se disait-il, à s'engager dans la voie de la révolte pour aboutir à celle du crime ? N'y a-t-il pas là de grands devoirs à remplir ? La politique, la charité, la religion n'ont-elles pas un intérêt égal à recueillir ces jeunes sauvages, à leur ouvrir un asile, à leur rendre une famille, à les doter d'un état, à réveiller leur conscience engourdie et à la diriger vers le bien ? Mais où trouver une maison pour un tel asile, des ateliers pour de tels apprentis, des fonds pour une telle entreprise ?

C'est en vain que le pauvre abbé agitait ce problème : il n'en voyait pas la solution. Un soir, cependant, vers la fin de l'hiver, il y a douze ans, il aperçut comme une silhouette humaine, à genoux, courbée, fouillant le ruisseau et cherchant parmi les immondices. C'était un enfant !

—Que fais-tu là ? lui demande-t-il.

—Je cherche à manger.

L'abbé Roussel, à cette réponse émouvante, comprit que la providence venait de lui marquer sa voie et son devoir.

L'enfant fut recueilli ; le lendemain, un second vagabond l'avait rejoint, et bien d'autres à la suite. Aujourd'hui, l'abbé Roussel se voit entouré de 250 pupilles : la dépense annuelle de son refuge ne s'élève pas à moins de 150,000 francs, et le nombre des enfants qui se sont initiés dans la maison aux habitudes de la règle et du travail s'élève à 3,000 environ.

En leur ouvrant un asile, l'abbé Roussel se propose d'abord d'arracher à la misère, à la dégradation, au vice, au crime peut-être, des infortunés demeurés sans protection par la mort de leurs proches ou par leur abandon. Grand politique, de ces vagabonds qui n'ont ni jour ni lendemain, il veut faire des ouvriers laborieux et rangés. Chrétien, à ces âmes que l'envie et la haine ont déjà visitées, il veut apprendre la résignation en leur montrant que la destinée de l'homme ne s'accomplit pas tout entière en ce monde.

Un asile honnête, un apprentissage efficace, une instruction religieuse attendrie, voilà ce que, parmi les ouvriers, le père de famille le plus prévoyant, la mère la plus respectable souhaiteraient pour leur fils. Voilà ce que l'abbé Roussel prétend assurer aux enfants qu'il adopte.

L'Académie, pendant le mois de mai, sur le rapport ému de l'un de ses membres les plus autorisés, décernait un prix Montyon de 1,000 frs., à M. l'abbé Roussel. Le refuge d'Auteuil était ignoré alors, ses bienfaits n'étaient appréciés que d'un petit nombre de personnes associées à l'Œuvre ; ses besoins n'étaient pas soupçonnés. L'approbation unanime de l'Académie, préludant aux manifestations de la sympathie publique, n'eût pas suffi pour mettre en mouvement la souscription féconde dont un journal familier avec de tels actes a pris l'heureuse initiative. L'asile d'Auteuil, doublement consacré par l'autorité morale qui s'at-

tache aux décisions de la compagnie et par le pieux empressement des âmes bien-faisantes dont le concours empressé a réuni en quelques jours près d'un demi-million, voit s'ouvrir devant lui une ère nouvelle de sécurité. Le temps ne lui manquera plus pour montrer comment la charité de son fondateur, la libéralité de ses généreux souscripteurs, l'esprit d'ordre et la prévoyance d'un conseil de patronage prudent et compétent, peuvent faire de l'institution d'Auteuil un modèle et consolider un succès qui a tous les vœux de l'Académie.—*Le Monde illustré.*

L'orphelinat d'Auteuil

En récapitulant dans un numéro spécial (dit M. l'abbé Roussel dans la *France illustrée*) les témoignages de reconnaissance qui débordent de notre cœur, nous aurions voulu donner tous les portraits des bien-faiteurs de notre Œuvre, et, sur tous, crayonner, en quelques traits rapides, une esquisse biographique. Mais, outre que beaucoup s'y seraient montrés opposés, la chose était matériellement impossible.

Nous avons, du reste, déjà donné quelques-uns de ces portraits, comme celui de M. de Naurois, par exemple.

Aujourd'hui, conséquemment, il s'agit pour nous de procéder en quelque sorte par représentation, en reproduisant les portraits de ceux qui personnifient de plus près le groupe qui, dans le présent, vient d'assurer l'existence de notre maison.

Comme légitimes représentants de ce groupe, tout naturellement se présentent à nous MM. de Villemessant et Saint-Genest.

Il y a longtemps que nous voulions faire paraître les portraits de ces sauveurs de notre œuvre ; beaucoup de nos amis, de nos bienfaiteurs même, nous le demandaient. Cependant, jusqu'à ce jour, nous avons hésité à répondre à leurs désirs, qui étaient aussi les nôtres, et cela, dans la crainte de blesser des sentiments de modestie, dont nous apprécions toute la délicatesse.

Mais aujourd'hui, en présence des dévouements admirables qui viennent de se produire, les points de vue doivent s'élargir, et de ce qui jusqu'ici pouvait nous paraître facultatif, nous devons faire un devoir strict.

M. de Villemessant

On sait que le *Figaro* est le journal à la mode en France, et que M. de Villemessant en est le propriétaire et l'un des principaux rédacteurs.

M. de Villemessant est un des plus anciens et des plus populaires journalistes de Paris. Son style piquant et vif, son esprit fécond et prime-sautier font depuis vingt-cinq ans les délices des Parisiens. Légitimiste et catholique malgré des allures légères, il s'est surtout distingué par sa charité, par des bonnes œuvres qui ont illustré son nom et son journal.

Voyez plutôt :

En 1871, c'est la souscription Ducatel qui produit	129,473,85
En 1871, encore, celle pour la famille des gendarmes assassinés	280,280,85
En 1872, viennent les Orphelins des Alsaciens-Lorrains	12,535,05
En 1872, aussi, les inondés de la Seine	338,779,70
En 1873, les incendiés de la rue Monge	19,647,40
En 1874, les fournaux économiques	27,150,95
En 1874, le retrait de draps et couverture engagés au Mont-de-Piété	21,384,88
En 1874, toujours, l'incendie de la rue de Citeaux	42,909,30
En 1876, les inondés	124,283,85
En 1876, une seconde fois, les établissements de charité de Paris	96,584,15
Et en 1878, la souscription pour l'Orphelinat d'Auteuil a produit	500,000
Total	1,593,038,98

En tout un million cinq cent quatre-vingt-treize mille trente-huit francs.

Nulle éloquence n'est brutale comme celle des chiffres.

Aucune infortune publique ou privée n'eut recours à M. de Villemessant qui ne fut aussitôt soulagé.

Saint-Genest

(ARTHUR BUCHERON)

Si vous habitez Auteuil ou Paris-Passy, et si vous abusez du chemin de fer ou du tramway, vous aurez probablement rencontré, aux alentours de la gare, de la rue Largillière ou de la Muette, un homme jeune, de moyenne taille, de la physionomie la plus sympathique et la plus heureuse ; un de ces hommes dont on se dit : "C'est quelqu'un !"—en ajoutant aussitôt : "quelqu'un dont je serais fier d'être l'ami !"—Sa loyale figure exprime la bonté, la bravoure, l'esprit, la franchise, la bonne humeur, tous les sentiments généreux qui peuvent nous réconcilier avec notre triste humanité. C'est notre cher Saint-Genest, et ce pseudonyme, consacré désormais par une publicité immense, rappelle immédiatement à tous les esprits ces articles d'un ton si chaud et d'une allure si vive ; ces pages si brillantes, si fringantes, si françaises, si émouvantes tour à tour et si amusantes, qui ont fait leste ment le tour du monde, et qui ont trouvé moyen d'être à la fois très-discutées et très-populaires. Au moment où nous nous demandions si notre pauvre France n'était pas morte, l'ardente et patriotique parole de Saint-Genest nous prouvait qu'il y avait encore une France ; dans nos plus mauvais jours qui eurent de si effroyables lendemains, ce fut une consolation, presque une revanche. Ce journaliste-soldat nous relevait, nous ranimait, nous réhabilitait, disait leur fait à ces ennemis du dedans qui avaient tant contribué aux victoires des ennemis du dehors, tuait par le ridicule ceux que l'indignation aurait trop honorés, flétrissait le mal, vengeait le bien, la vérité, le bon sens, l'honnêteté et la conscience publique, victimes de nos fautes, abîmés dans nos désastres, écrasés sous nos ruines.

Sa biographie ! A quoi bon ? Nous savons qu'il est d'excellente famille, qu'il n'a eu, dès son enfance, qu'à se souvenir ou à regarder autour de soi pour recueillir toutes les traditions d'honneur et de vertu. Nous savons que Saint-Genest se complète par son admirable mère, et que tel est le charme de ces tendresses maternelles et filiales que les succès de l'un sont les joies de l'autre, et que le sourire de celle-ci est la meilleure inspiration, la plus douce récompense de celui-là. Sa vocation, ses débuts, son apprentissage dans le noble métier des armes, on en retrouvera l'impression fidèle, les piquants épisodes, les martiales gaités, et, plus tard, les poignantes images, dans les *Joyeuses années*, dans les *Lettres d'un soldat*, dans ces livres où Saint-Genest nous apparaît tout entier, et dont chaque chapitre semble daté de la chambrée ou du bivouac, au bruit du tambour ou du canon. Tout d'abord, Saint-Genest fut militaire de cœur et d'âme ; mais, au double point de vue du soldat et de l'écrivain, c'est la guerre de 1870 qui l'a révélé à lui-même ; il en a partagé vaillamment les périls, les angoisses, les souffrances et les misères ; il en a retracé les désastres dans un style de feu, avec une ardeur de patriotisme outragé et trahi, une fièvre de vaincu, une franchise de témoin et de justicier, qui auraient dû nous renseigner sur les auteurs de nos maux et nos moyens de sauvetage, si les peuples n'avaient leur fatalité comme les individus (1).

Effaçons aujourd'hui ces douloureux souvenirs qui s'accroissent mal avec notre pacifique et modeste cadre ; considérons surtout, en Saint-Genest, non plus le brave soldat de l'armée de l'Est, non plus l'éloquent historien de nos désastres, non plus l'étincelant, passionné et passionnant publiciste, mais le bienfaiteur de notre Œuvre. Ici, comme on pourrait se méfier de mon amitié, je cède la parole à un confrère excellent, judicieux, spirituel,

(1) On sait que celui que les républicains affectent d'appeler le maréchal des logis Saint-Genest est officier depuis seize ans.

Engagé pendant la guerre de Crimée, nommé sous-lieutenant après la guerre d'Italie, décoré sur le champ de bataille pendant la campagne d'Orléans, envoyé plusieurs fois en mission près des généraux prussiens, mis pour ce fait à l'ordre du jour de l'armée, etc., etc.

sérieux, brillant, véridique, qui ne connaît Saint-Genest que par ses articles et par sa bonne renommée :—"Heureusement, nous dit M. Fournel dans la *Correspondance* du 10 août, un rédacteur du *Figaro* passait par là au moment où ces pauvres petits, qu'allait ressaisir le grand égout parisien, s'éloignaient le cœur serré et les larmes aux yeux. C'était M. Saint-Genest, collaborateur intermittent, plein d'ardeur et de fougue, écrivain original, convaincu, chaleureux, qui fonce tête basse dans toutes les questions, saute par-dessus tous les obstacles sans même les apercevoir, entreprend une nouvelle campagne tous les mois, écrit un article comme il mériterait une charge de cavalerie, et qui a le talent particulier d'exaspérer les radicaux sans avoir toujours eu celui de satisfaire en même temps les conservateurs. (Je le crois bien ! nous sommes si bêtes !) Bref, M. Saint-Genest, qui n'est pas un politicien mais qui est un homme de cœur, un esprit généreux, et une plume entraînée, dénonça ce fait et jeta d'un tel élan son cri d'appel à la charité, qu'en une semaine le total des listes de souscriptions s'élevait à..." etc., etc.

Vous savez le reste ; personne n'aurait pu donner à cette bonne œuvre une impulsion plus énergique, plus magnétique, plus irrésistible, plus foudroyante, que Saint-Genest ; mais, si le virtuose était incomparable, l'instrument était bon. Ses cordes ont merveilleusement vibré sous ces doigts magiques. Seul, le *Figaro* pouvait mener à bien ce que Saint-Genest avait si résolument entrepris.

Clara-Louise Kellogg

Cette grande artiste est Américaine ; elle est née en 1845, dans la Caroline du Sud. Remarquée dès l'âge de douze ans pour son talent artistique, elle fut placée sous la direction de Rivardo, célèbre professeur de musique de New-York, et fut graduée à l'âge de seize ans.

Elle fit son début à l'Académie de musique de New-York en 1861, et eut un succès retentissant. En 1865, elle visita l'Europe où elle fut acclamée, et revint aux États-Unis. En 1871, elle fut reçue à la Cour en Angleterre, et en 1874 elle entra dans le champ fertile de l'Opéra anglais. M. Strakosch l'engagea l'année dernière pour l'opéra anglais et italien au prix de \$60,000 pour cent soirs, et fit \$30,000 de profit. Il vient de l'engager de nouveau pour une saison au Canada et aux États-Unis. Mademoiselle Kellogg est dans toute la force de son talent ; sa voix a une beauté qu'aucune artiste américaine n'a jamais égalée. C'est une grande artiste et une excellente femme.

Annie-Louise Cary

Elle est aussi Américaine de l'Etat du Maine, née en 1842. En 1866, elle alla au conservatoire de Milan, et après deux années d'études, s'engagea dans une troupe lyrique partant pour le Danemark. Elle enthousiasma les Danois ; sa réputation se répandit et elle fit le tour de l'Europe. On admire surtout la richesse et la flexibilité de sa voix de contralto.

Elle revint aux États-Unis et cueillit partout des lauriers.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

CHOSSES ET AUTRES

M. Gustave Drolet, commissaire canadien à l'Exposition de Paris, est revenu au Canada avec sa famille.

On croit que M. Joly remaniera son cabinet avant de se présenter devant les Chambres, et qu'il demandera des élections s'il est battu.

Une dépêche spéciale de Winnipeg au *Globe* annonce que M. Smith, libéral, a été élu à Selkirk (Manitoba) par neuf voix de majorité.

Une dépêche de Londres dit que le marquis de Lorne vient d'être nommé Chevalier Grand-Croix de l'Ordre de St-Michel et de St-Georges.

Une grande démonstration conservatrice a eu lieu la semaine dernière à l'île Sainte-Hélène. Partout les conservateurs célèbrent la grande victoire qu'ils ont remportée.

L'exposition annuelle de la Société d'agriculture du comté d'Hochelaga a eu lieu la semaine dernière. Un bon nombre de prix ont été remportés par les cultivateurs canadiens-français.

On estime qu'il faudra au moins un million de piastres pour supporter le malheureux peuple du Sud, qui est maintenant dénué de tout, dans les localités ravagées par la fièvre jaune.

Les journaux américains répudient d'avance la politique protectionniste que le nouveau gouvernement va probablement adopter. Cette répudiation ne prouve pas contre la protection ; au contraire.

La pétition présentée contre le retour de M. M. P. Ryan, député de Montréal-Centre, est venue la semaine dernière devant le juge, et, comme l'officier-rapporteur, M. Mullins, était absent par raison de santé, l'affaire a été remise.

Le Souverain-Pontife a, lors de la grande réception du Vatican du 18 août dernier, payé un tribut d'éloges des plus flatteurs à la mémoire de Mgr Conroy, dont il a loué les vertus, la piété, la science et l'éloquence.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le feuilleton que nous commençons à publier dans *L'Opinion Publique* de cette semaine. Rien de plus émouvant que ce roman que vient de publier l'un des écrivains les plus populaires de l'époque.

L'épiscopat catholique compte 1,127 prélats, dont 30 doivent leur élévation à Léon XIII, 1,020 à Pie IX et 77 à Grégoire XVI. De ce nombre, 252 sortent des ordres religieux ; les jésuites ne comptent que dix de leurs membres parmi eux.

Il paraît que les chats sont en grande demande actuellement dans l'Ouest, où les souris et les rats menacent d'envahir le pays. Récemment, il est passé sur le chemin de fer Canada Southern un convoi dans lequel il y avait trois wagons remplis de chats.

Le *Figaro* de Vienne prétend avoir copié l'observation suivante sur l'album d'une dame autrichienne :

Les Français font tant de mots, que les autres peuples n'osent pas en faire, de crainte de passer pour des plagiaires.

Grande joie dans Montréal ! M. De-sève donne son premier concert la semaine prochaine, le 10. Tout le monde ira sans doute entendre le jeune et éminent artiste que Paris a applaudi.

Nous publierons son portrait et sa biographie dans le prochain numéro de *L'Opinion Publique*.

Le météorologiste Vennor dit qu'après une chute de neige, de bonne heure cet automne, nous aurons probablement, dans le mois d'octobre, ce qu'on appelle l'été des sauvages qui sera beau. Il dit que l'hiver se déclarera de bonne heure en novembre, en débutant par une grande abondance de neige.

Un correspondant d'Ottawa écrit à *L'Événement* qu'à une réunion du cabinet, jeudi, il a été décidé que le gouvernement resterait aux affaires jusqu'après toutes les élections, et réglerait toutes les affaires départementales aussitôt que possible. Le cabinet siégera de jour en jour jusqu'à épuisement de la besogne, alors il remettra à son successeur les rênes de l'administration.

Le *Globe* de vendredi a un article de fond où il s'exprime dans le même sens.

Messire Thomas Caron, vicaire-général du diocèse des Trois-Rivières, est mort la semaine dernière, au séminaire de Nicolet, à l'âge de 57 ans.

Entré au séminaire de Nicolet pour y faire son cours classique, le regretté défunt ne l'avait plus quitté, si ce n'est pour accompagner Mgr Laflèche au Concile du Vatican. Elève, professeur, directeur, supérieur, M. Caron a déployé dans l'accomplissement des devoirs de toutes ces charges un zèle et un talent remarquables.

Nous recevrons avec plaisir un portrait et une biographie du regretté défunt.

Résumons pour mémoire l'état actuel de la question d'Orient :

Conflit entre les Autrichiens et les Bosniaques ;

Conflit entre les Anglais et l'émir de Caboul ;

Conflit entre les Russes et les insurgés des monts Rhodope ;

Conflit entre les Albanais et les Monténégrins ;

Conflit entre les Serbes et les Arnauts ;

Conflit entre les Grecs et les Turcs ;

Conflit entre les Roumains et les habitants de la Dobrudscha.

Voilà jusqu'à présent le plus clair résultat de la paix bâclée à Berlin.

On le voit, les diplomates n'ont pas raison d'être fiers de leur œuvre.

On a publié bien des anecdotes mettant en relief l'intelligence du chien. Le *Gazette's Messenger* raconte le fait suivant qui prouve que cet animal est non-seulement l'ami de l'homme, mais peut devenir au besoin son meilleur serviteur :

Une dame sourde et muette, habitant Bradford (Angleterre), avait pour servante une jeune femme affligée des mêmes infirmités qu'elle.

Les deux femmes occupaient un petit appartement donnant sur une allée publique. Quelqu'un fit présent d'un chien aux deux sourdes et muettes.

Pendant quelque temps, lorsque quelqu'un sonnait à la porte de l'allée, le chien aboyait.

Mais il remarqua bientôt que ni la sonnette ni ses aboiements n'éveillaient l'attention des deux femmes, et il les tira par leur robe afin de leur faire comprendre qu'un visiteur se présentait à la porte.

Graduellement, le chien cessa d'aboyer, et pendant les sept années qui précédèrent sa mort, il devint aussi muet que ses deux compagnes.

Les journaux libéraux prétendent que le gouvernement Mackenzie doit convoquer les Chambres afin de résigner après avoir reçu un vote de non-confiance et de donner au nouveau gouvernement l'occasion de faire adopter les mesures par lesquelles les conservateurs croient pouvoir ramener la prospérité dans le pays. Les journaux conservateurs prétendent que l'opinion publique s'étant carrément prononcée contre le gouvernement actuel, les ministres doivent résigner immédiatement sans convoquer les Chambres, imitant en cela la conduite de lord Beaconsfield en 1868, et celle de Gladstone en 1874.

Quant au droit de faire des nominations en remplissant seulement les places va-

cantes, on diffère d'opinion, mais quelques journaux conservateurs admettent que le gouvernement actuel a ce droit. La *Minerve* soutient avec vigueur que le terme légal du gouvernement étant expiré, et le ministère ne possédant plus la confiance publique, il n'a pas droit de remplir même les vacances.

Le parti libéral reconnaît qu'en perdant MM. Blake, Cartwright, Jones, Young, Dymond, Bertram, Devlin, Fréchette, il a perdu quelques-uns de ses meilleurs joueurs. Le *Globe* dit que le parti libéral sera encore représenté avec distinction par MM. Mackenzie, Mills, Paterson, Ross, Guthrie, Rymal, Holton, Laflamme, Huntington, Anglin, Burpee et Sir A. Smith. Le parti conservateur a fait quelques pertes, il est vrai. Personne ne peut contester la capacité et la compétence de MM. Langevin, Mitchell, Gibbs, Kings, Palmer et Plumb ; aucun Canadien-français ne montrait autant d'expérience que M. Langevin dans la discussion du budget. Mais ces pertes sont néanmoins plus que compensées par les gains que le parti conservateur a faits dans toutes les provinces. Tout le monde admet qu'il va être riche en orateurs, en hommes capables dans le prochain parlement. Nommons en passant Sir John A. Macdonald, Tupper, Tiley, Macdonald, de Pictou, White, de la *Gazette*, Masson, Cockburn, Coursol, Caron, Mousseau, Ouimet, Blanchet, Houde, Tassé, etc. Nous en passons dans les deux partis et des meilleurs, peut-être, nous contentant de prendre au hasard les premiers noms venus.

LES MYSTÈRES DU GOLFE

Les lumières mystérieuses dans le golfe Saint-Laurent et le bas du fleuve, pronostics certains d'un automne tempétueux et accompagné de sinistres, ont été extraordinairement brillantes cette année. La lumière, au large du cap Marie de Casca-pédiac, a brillé à peu près chaque soir depuis le 15 mai. Dans la Baie-des-Chaleurs, des centaines de gens des villages de New-Randon, Grande-Anse, Caraquette et Salmon Beach, ont vu chaque nuit la lumière de la Pointe-Mizzenette.

L'habitant dit que ce sont des signes surnaturels qui présagent des scènes de naufrage et de meurtre, ou avertissent les navigateurs de l'arrivée de grandes tempêtes, pendant que les colons anglais pensent que ce sont des farfadets de l'Océan.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait établi par l'expérience d'un siècle que, lorsqu'elles brillent d'un grand éclat pendant les nuits d'été, l'automne d'ordinaire se signale par de grandes tempêtes. On croirait, en apercevant du rivage ces lumières mystérieuses, voir un navire en feu. En arrière, le firmament est brillant, et au-dessus, la lumière, par la réflexion, argente les nuages. Sur l'espace d'un mille, une nimbe de vapeurs comme du phosphore enveloppe la mer. Le feu lui-même se compose de flammes bleues et jaunes, tantôt dansant bien haut au-dessus de l'eau, tantôt vacillant, palissant et se mourant pour ressusciter de nouveau avec un éclat plus brillant. A l'approche d'un navire il s'agit et s'éloigne, et c'est en vain que l'audacieux visiteur cherche à l'atteindre. Dès le point du jour, il s'évanouit comme une vapeur, et ne reparait qu'avec le crépuscule. Ces lumières brillent davantage lorsqu'il y a une forte rosée, et sont parfaitement visibles du rivage même depuis minuit jusqu'à deux heures du matin. Elles paraissent venir de la mer vers le rivage ; à l'aube, elles disparaissent peu à peu et finissent par se perdre dans la brume du matin.

Cet automne, si on en croit les lumières, et les pêcheurs du golfe disent qu'elles ne peuvent mentir, des tempêtes d'une fureur extraordinaire séviront depuis l'époque des équinoxes jusqu'après l'hiver. Si les pronostics se réalisent, il en vaudra bien la peine que les météorologistes fassent des recherches sur l'origine et les causes de cet étrange phénomène.

EXÉCUTION D'HOEDEL

L'AUTEUR DE LA TENTATIVE D'ASSASSINAT SUR L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

Lorsqu'on apprit au malheureux la confirmation de la sentence de mort, il pâlit légèrement, mais retomba aussitôt dans son cynisme et son effronterie ordinaire. On lui demanda, la veille de l'exécution, s'il avait des désirs particuliers à exprimer. Il répondit en demandant des cigares et un bon souper, ce qui lui fut accordé, ainsi qu'une bouteille de vin, avant son départ de la Couciergerie. Il refusa énergiquement tout secours religieux, en alléguant qu'il lui fallait au moins un an pour croire à la moindre des choses.

A cinq heures du matin, il se rendit d'un pas très-ferme au lieu du supplice. Arrivé au pied de l'échafaud, il regarda d'une façon impudente le peu de personnes admises à son exécution.

Le juge d'instruction lut à haute voix le jugement et le décret de confirmation signé du Prince Royal, et daté de Hambourg, le 8 août. A cette lecture, le patient cracha de dépit, et cria d'une voix cynique : " Bravo ! bravo ! "

Le juge s'adressa ensuite au bourreau et lui dit : " Je vous livre à l'exécution le nommé Emile-Henry Hoedel, ouvrier ferblantier. "

Le bourreau dit alors à Hoedel : " Voulez-vous venir ? " A ces mots, le condamné se mit à danser sur la plateforme et se déshabilla lui-même. Au même moment retentit le glas funèbre de la prison. Aux sons du glas, le patient leva la tête, et, avec un cynisme incroyable, se mit à rire aux éclats, regardant en même temps d'une façon ironique le cercle des assistants.

Il fut couché sur le billot et le bourreau lui trancha la tête d'un seul coup.

VARIÉTÉS

M. Prud'homme déplore les pluies qui inondent Paris depuis quelques jours :
— Ouvrez l'histoire, dit-il, Paris n'a jamais été aussi sale !

* *

Un voyageur écrivait son nom sur le registre d'un hôtel, et vit une punaise qui marchait tranquillement sur la feuille.

— Oh ! par exemple, s'écria-t-il, voici qui est trop fort ! Je connaissais les puces d'Omaha, les punaises de Cincinnati, les araignées de Kansas City, la vermine de Fort Scott ; mais, dans aucun pays, je n'ai encore vu les punaises venir avec tant d'empressément regarder sur le registre de l'hôtel le numéro de ma chambre.

* *

— Paul, un bambin de quatre ans, passe la journée chez son oncle : au dessert on sert une tarte à la crème.

— Ah ! mon oncle, fait l'enfant, pourquoi ne m'as-tu pas dit ce matin qu'il y aurait une tarte à diner ?

— Et pourquoi te l'aurais-je dit ?

— C'est que j'y aurais pensé toute la journée !

* *

Un dentiste est en train d'extraire une molaire à un de ses clients qui pousse des cris aigus.

— Ne criez donc pas comme ça ! dit l'opérateur avec des larmes dans la voix.

— Oui, je comprends, dit le patient, vous souffrez de me voir souffrir.

— Non, ce que j'en dis, c'est pour les voisins.

— Ça les dérange ?

— Si ce n'était que cela !... mais ça leur ôte de la confiance.

* *

Le 31 décembre, on a conduit M. Maurice, un grand jeune homme âgé de quatre ans, voir *Boothomago*.

Minuit sonnait comme on rentrait au logis. Maître Maurice se précipite, à moitié endormi, dans les bras de papa et maman. Puis, levant au ciel ses bons yeux tout ensommeillés, et mettant sa petite main devant sa bouche, il envoya un baiser en l'air.

— Que fais-tu donc là, mon cheri ? lui dit sa maman.

— Mais, petite mère, je souhaite la bonne année au bon Dieu !

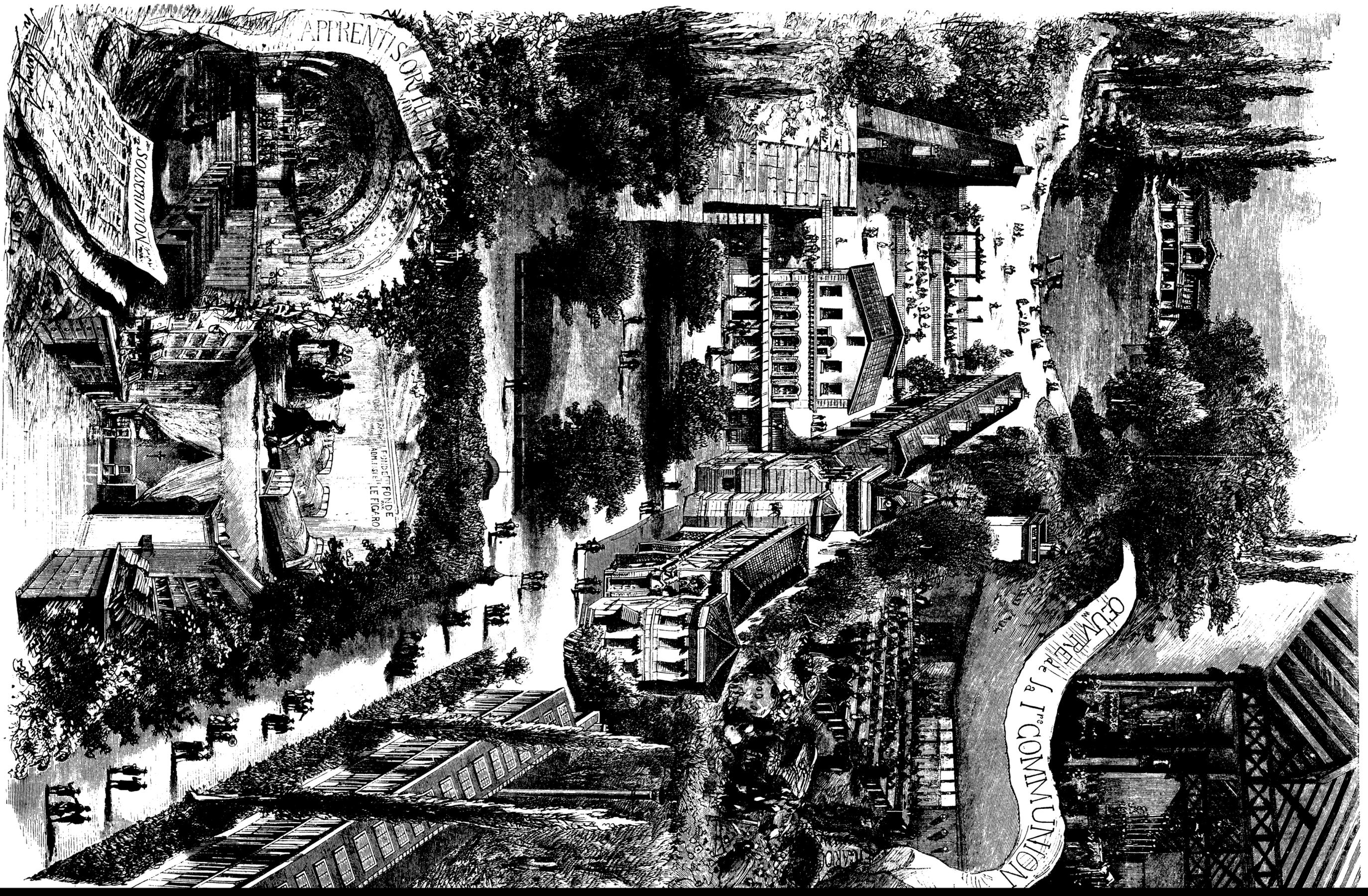
* *

A L'EXPOSITION. — Un beau jeune homme très-bien mis, ayant à la main une jolie canne à pommeau d'or, s'avance dans le département réservé aux bestiaux, et, voulant s'amuser aux dépens d'un pauvre et rustique cultivateur, lui demanda d'un petit air malin :

— Monsieur, êtes-vous par hasard un des juges dans le département des cochons ?

— Ben oui, répondit lentement le cultivateur, approchez, et je vais vous examiner tout de suite !

Le jeune malin s'est perdu dans la foule, et on ne l'a plus revu.



CEUX QUI MONTRENT
 LE CHEMIN DE LA 1^{re} COMMUNION

APPRENTIS SORBETIERS

SUBSCRIPTION

LE FONDÉUR
 LE FICARO

Facile, gaule du jarc
 Nouveaux dortoirs
 Grande chapelle intérieure,

Chapelle du Sacré-Cœur et jarc
 Cours, laboratoires et chapelle
 Nouveaux dortoirs intérieurs,
 Chambre du Directeur intérieur,

Chapelle du Sacré-Cœur intérieur
 En coin du refuge pour de la face des orientateurs
 Allée d'entrée avec l'impression à droite.

L'ORPHELINAT D'AUTEUIL, A VOL D'OISEAU. — Dessin de CRESCOTT et SCOTT, gravé par CHAMPIN.

LA BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

I

La nuit était sombre et froide. Les grands arbres de la forêt de Saint-Germain, secoués par le vent d'automne, craquaient en inclinant leurs cimes sur une route étroite et profondément encaissée.

Par moments, une rafale plus forte chassait les nuages, et la lune brillait à travers les feuilles. On entendait alors au fond du chemin creux un véhicule de forme étrange.

Ce n'était pas une voiture, ce n'était pas une charrette.

Cela roulait cependant, car un bruit aigre de roues mal graissées se détachait sur le grondement sourd de l'orage qui passait dans les hautes branches.

L'objet avait la forme d'une longue caisse surmontée d'un tuyau en fonte et percée d'ouvertures latérales.

On aurait dit une maison ambulante, et cette maison devait être habitée, car il s'en échappait des jets de lumière dont le reflet éclairait le taillis à droite et à gauche.

Le ravin pierreux que suivait ce logis voyageur tournait brusquement auprès d'un bouquet de vieux chênes, et s'élevait ensuite par une pente assez raide.

Au bas de cette montée il y eut un temps d'arrêt, suivi du bruit sec et cadencé des sabots d'un cheval martelant les cailloux, puis le bizarre équipage, qui venait sans doute de rencontrer une ornière imprévue, s'inclina comme un navire surpris par un grain, et resta accoté sur une énorme souche plantée là fort à propos pour l'empêcher de chavirer tout à fait.

"Mille trompettes ! cria une voix rauque qui sortait des profondeurs de la carriole échouée au bord du fossé, la brute vient de nous verser !"

A cette exclamation, un gémissement lamentable répondit de l'avant du véhicule, mais rien ne bougea.

Evidemment, le cocher renouait à relever l'animal qui venait de s'abattre et qui semblait prendre son parti de sa chute, car il se contentait de souffler bruyamment, sans se livrer à des efforts inutiles.

"Alcindor ! hurla la voix enrouée, m'entends-tu, propre à rien !"

En même temps, l'arrière de l'épave s'ouvrit avec violence, un homme sauta à terre et courut à l'attelage.

Il tenait à la main une lanterne qu'il mit sous le nez du conducteur, et de la droite une longue baguette avec laquelle il commença à lui cingler les jambes.

L'effet de ces deux mouvements ne se fit pas attendre.

Le cocher recula d'abord, ébloui par la lumière, mais, dès qu'il sentit les coups, il lâcha les rênes et se jeta de l'autre côté du brancard.

Il ne semblait, du reste, ni trop effrayé, ni même trop surpris, car il s'assit sur le revers du fossé et mit ses mains dans ses poches comme un homme blasé sur les accidents et sur les corrections.

C'était un grand garçon efflanqué dont le buste trop court reposait sur des jambes interminables. Il avait de longs cheveux d'une nuance vague qui se rapprochaient sensiblement du jaune, une face blême et imberbe, un nez pointu et des yeux gris à fleur de tête.

L'expression dominante de sa physionomie était la résignation mêlée d'un certain enthousiasme contenu.

Un observateur aurait deviné sous ce masque abruti un illuminé dissimulant ses rêveries, ou un inventeur honteux de ses découvertes.

Quant à son costume, il était simple, mais saugrenu.

Des guêtres, jadis blanches, enveloppaient ses maigres tibias fâcheusement terminés par d'immenses pieds chaussés de galoches en cuir.

Sur ses épaules osseuses flottait une vareuse trop large dont la coupe rappelait la souquenille des valets de la comédie classique, et son chef était coiffé d'une casquette plate et pointue qui avait dû figurer dans *la Tour de Nesle* sur la tête de quelque Buridan de province.

Cet être grotesque était visiblement jeune, malgré son apparence vieillotte.

Son maître, l'homme qui venait de s'élaner de la carriole engravée, formait avec lui un contraste vivant.

Trapu, crépu, barbu, et surtout basané, il réalisait à première vue le type complet d'un hercule de foire.

Ses vigoureux biceps et ses mollets énormes se dessinaient en relief sous son paletot d'alpaga et sous son pantalon de velours à côtes ; mais, par une anomalie bizarre, ses traits réguliers et fades déclaraient une absence totale d'énergie.

Il y avait dans sa mise vulgaire et dans ses épais favoris soigneusement peignés, je ne sais quoi d'ordonné qui lui donnait l'air d'un comptable déguisé en athlète.

Cet air de bourgeois s'était croisé les bras et contemplait d'un air tragique le grand dadais aux cheveux couleur de filasse et la bête agouillée, maigre rosse au poil gris qui brouillait philosophiquement l'herbe courte du chemin.

Mais son silence menaçant ne fut pas de longue durée, et il reprit ses objurgations avec cet organe traître qui est particulier aux orateurs accoutumés à parler en plein vent.

"Fainiant ! grommela-t-il en brandissant sa redoutable baguette, comment t'y es-tu pris pour jeter la bête dans un trou, sur une route macadamisée, au beau milieu d'une forêt impériale ?"

"Tu dormais, c'est sûr ; tu dormais comme un grand lâche que tu es ?"

"Patron, répondit le malencontreux cocher d'une voix lente et monotone, pour ce qui est d'avoir dormi, je ne le nie pas."

"Le sommeil est un besoin de l'organisme humain qui est toujours proportionnel à l'âge du sujet, et, comme je termine mon vingt-sixième été, j'ai droit à un minimum de huit heures de repos."

"Or, nous avons quitté le champ de foire de Poissy sur le coup de minuit, et si j'en juge par la position de la Grande Ourse relativement au zénith, il doit être environ six heures du matin."

"Je suis donc en règle vis-à-vis de la nature."

"Tu n'y es pas vis-à-vis de moi, méchant paillasse, interrompit l'homme barbu, et je ne te paie pas pour dormir."

"Quant à la route, reprit imperturbablement le long personnage, je soutiens qu'elle n'a nullement bénéficié de l'ingénieuse invention de l'Ecosais MacAdam, attendu la profondeur des ornières qu'on y rencontre, et, pour ce qui est de la qualification d'impériale que vous donnez à la forêt, je vous ferai respectueusement observer, patron..."

"Assez ! mille millions de trompettes ! assez, imbécile ! garde tes boniments pour la parade, et aide-moi plutôt à sortir d'ici."

"Nous sommes égarés, c'est sûr et certain, car nous devrions être à Saint-Germain depuis longtemps, et si je n'avais pas été assez scrupuleux pour dormir aussi, je me serais bien aperçu que tu nous mettais dedans."

"Vous, patron, qui avez quarante-sept ans, vous n'avez pas besoin de plus de six heures de sommeil, observa le cocher avec un air narquois."

"C'est bon ! dit le maître d'un ton bourru, prends ta lanterne et marche devant, que je voie un peu où nous sommes."

"Régine ! cria-t-il, en se tournant vers la carriole, Régine ! reste là, ma fille, nous allons revenir."

Personne ne répondit de l'intérieur à cette recommandation, et l'hercule ajouta en se parlant à lui-même et en haussant les épaules :

"Suis-je bête ! j'oublie toujours que la micoche est sourde et muette."

"Allons, Alcindor, en route !"

L'individu qui répondait à ce nom ridicule obéit sans répliquer, et se mit à grimper l'escalier devant lequel la malheureuse haridelle avait bronché.

Le chemin, détrempe par les pluies, était détestable, et le patron, beaucoup moins lesté que le maigre Alcindor, trébuchait à chaque pas et lançait de formidables bordées de jurons.

Après dix minutes de cette marche accidentée, les deux égarés débouchèrent dans un carrefour entouré d'arbres séculaires. Cinq ou six routes rayonnaient dans toutes les directions, et un poteau s'élevait au centre du rond-point.

"Nous sommes sauvés, il y a un écriteau !" s'écria le cocher en hâtant le pas.

Arrivé au pied du poteau indicateur, il éleva sa lanterne au bout de ses grands bras et parvint à déchiffrer l'inscription, qu'il lut avec un accent de triomphe.

"Étoile du Chêne-Capitaine ! Joli nom ! Il doit y avoir une légende, et si je m'occupais de ces frivolités, j'en ferais un roman."

"Tais-toi, imbécile, grommela le patron ; au lieu de dire des bêtises, tu ferais mieux de trouver notre chemin au milieu de tous ceux-là."

"C'est que ce n'est pas facile, patron, murmura piteusement Alcindor en se grattant le front."

"Tiens ! une lumière, ajouta-t-il en étendant la main vers la route qui s'ouvrait à sa gauche."

"Une cabane de bûcheron ! c'est notre affaire. Allons-y gaiement," dit l'hercule, rasséréné par cette découverte inespérée.

Mais Alcindor ne bougea pas.

"Patron, ça remue, dit-il en secouant la tête, et je croisais plutôt que c'est un de ces gaz terrestres vulgairement appelés feux follets."

En effet, la lumière, assez éloignée, d'ailleurs, semblait aller et venir, et par instants disparaissait tout à fait.

"C'est drôle ! murmura l'homme trapu. On dirait le falot d'un garde qui fait sa ronde. Faut voir ça de près sans être vus. Éteins notre lumière et avançons en douceur."

Alcindor exécuta l'ordre en homme habitué aux expéditions nocturnes, et imita son maître, qui marchait déjà vers le fanal avec toutes les précautions à l'usage des braconniers.

Le temps était du reste singulièrement favorable à une surveillance occulte.

La tempête avait redoublé de violence, et le bruit des pas sur un sol boueux se perdait dans le concert du feuillage agité par le vent d'ouest.

Les curieux arrivèrent ainsi sans révéler leur présence jusqu'à une coupe de bois toute récente.

Une clairière se dessinait derrière un énorme tas de bûches rangées symétriquement, et, au delà de cette muraille forestière, la lueur entrevue de loin éclairait les troncs blancs des bouleaux.

Un bruit sourd et régulier arrivait aux oreilles très-tendues des deux observateurs.

Ils se glissèrent en se baissant jusqu'au pied de la coupe et se relevèrent doucement.

Alcindor, grâce à ses longues jambes, dominait l'obstacle, et ce qu'il vit de l'autre côté lui parut sans doute peu rassurant, car il saisit brusquement le bras de son maître et se pencha à son oreille en murmurant :

"Sauvons-nous, patron, sauvons-nous !"

II

"Qu'est-ce qui te prend, imbécile ? demanda tout pas l'hercule."

"Là !... murmura Alcindor en désignant de la main un chêne colossal isolé au milieu de la clairière, là-bas... ils enterreront quelqu'un..."

"Ou quelque chose, grommela le maître, qui semblait partager médiocrement l'émotion de son cocher."

"Faut savoir ce que c'est avant de filer."

Et, se glissant le long de l'obstacle, l'homme trapu trouva un peu plus loin une grosse pierre sur laquelle il grimpa sans bruit.

Grâce à ce marchepied, il put profiter aussi de l'observatoire découvert par Alcindor et voir ce qui se passait à vingt pas devant eux.

La clarté qui les avait attirés venait d'un large fanal accroché aux basses branches d'un arbre au pied duquel deux hommes, armés chacun d'une bêche, achevaient de remplir de terre un trou plus long que large.

Leur besogne semblait toucher à son terme, et ils se hâtaient comme des gens pressés d'en finir.

A pareille heure et en pareil lieu, cette œuvre de fossyeur était assez étrange.

On ne vient pas remuer par une nuit de tempête le sol d'une forêt pour y faire des plantations, et, d'ailleurs, les travailleurs nocturnes n'étaient ni des ouvriers ni des paysans.

Vêtus de redingotes sévèrement boutonnées et coiffés de chapeaux neufs dont la soie reluisait sous les rayons de la lanterne, ils avaient l'air de s'être habillés pour quelque cérémonie, et leur costume quasi-officiel jurait singulièrement avec le travail manuel auquel ils se livraient avec tant d'ardeur.

L'un d'eux même avait négligé d'ôter ses gants et maniait la bêche avec des mains emprisonnées dans le chevreau noir des grands deuil.

Le mystère dont les inconnus s'entouraient était évident, mais le but réel de leurs efforts restait difficile à deviner, car la fosse était presque comblée au moment où Alcindor et son maître avaient pris possession de leur poste, et la terre amoncelée avec tant d'ardeur pouvait aussi bien cacher un cadavre qu'un trésor.

Quoi qu'il en fût d'ailleurs, le spectacle était bien fait pour cloquer sur place les deux curieux amenés là par le hasard, et ils observaient ce qui se passait au pied du chêne avec une égale attention, mais avec des pensées très-différentes.

Alcindor, qui s'était rapproché peu à peu de son patron, jusqu'à se serrer contre lui, était visiblement sous le coup d'une frayeur d'autant mieux sentie qu'il n'osait l'exprimer ni par des paroles ni même par des gestes.

Il croyait assister à la dernière scène d'un drame voué à la future célébrité d'une cour d'assises, et, craignant par instinct les aventures judiciaires, il maudissait l'accident qui l'avait conduit à l'Étoile du Chêne-Capitaine.

L'hercule, au contraire, depuis qu'il avait ré-ssi à se hausser au-dessus de la coupe de bois, avait pris l'air satisfait d'un spéculateur qui vient de découvrir une bonne affaire.

Sa figure maussade s'était éclairée et ses petits yeux pétillaient de cupidité.

Evidemment, il pensait tenir un secret qu'il pourrait moyennier plus tard, et il s'inquiétait peu des conséquences immédiates de son indiscretion.

"C'est fini, patron, allons-nous-en," souffla le malheureux cocher.

En effet, le trou paraissait comble, et l'homme aux gants noirs s'était croisé les bras comme un ouvrier qui se repose après un travail pénible.

Son camarade s'occupait activement à ramasser des feuilles sèches pour recouvrir la terre fraîchement remuée, et il opérât avec une dextérité remarquable.

En moins d'une minute, le sol fut nivelé, la fosse cachée sous l'épaisse litière fournie par l'automne, et, en dehors des témoins de cette scène bizarre, personne n'aurait pu se douter de l'enfouissement mystérieux qui venait de s'accomplir.

L'ordre une fois rétabli au pied du grand chêne, le soigneux travailleur prit les deux bûches sur son épaule, traversa rapidement la clairière et glissa les outils sous les ronces qui bordaient de ce côté le commencement du taillis.

"Bon ! ils vont décamper et nous allons déterrer le pot aux roses."

Ces mots, que l'hercule lui glissa dans l'oreille, firent frissonner Alcindor, qui ne se sentait aucun goût pour les entreprises compromettantes.

"Mais, patron, murmura-t-il timidement, Régine est toute seule là-bas, et je crains..."

"Régine n'a pas besoin de société, puisqu'elle est muette, interrompit brusquement le maître, et elle n'est pas si poltronne que toi."

"Ferme ta bouche et ouvre tes oreilles ! y'a les particuliers qui ont l'air de venir par ici."

Pendant que son acolyte se débarrassait des bûches, l'homme resté sous l'arbre avait décroché et éteint le fanal, et la disparition de cet éclairage factice rendait plus sensibles les premières blancheurs de l'aube qui commençait à poindre.

Après avoir pris ces précautions, les travailleurs s'étaient rejoints et se dirigeaient en effet vers le tas de bois.

Ils marchaient côte à côte, lentement et silencieusement, comme des gens absorbés dans des pensées sérieuses.

Le plus grand des deux, celui qui portait la lanterne, était de moyenne taille, mince de corps et élégant de tournure.

L'autre, qui paraissait beaucoup plus âgé, avait une grosse tête enfoncée dans des épaules inégales et une démarche bizarre et saccadée.

Il ne boitait pas précisément, mais on aurait pu dire qu'il louchait des jambes, car elles fonctionnaient en désaccord.

Ce fut tout ce que l'hercule eut le temps d'apercevoir, car, en voyant les inconnus se rapprocher, il s'était hâté de se baisser et de s'accroupir au pied des buches.

Alcindor ne s'était pas fait prier pour imiter cette manœuvre prudente, et, grâce à l'ombre protectrice de la coupe, les observateurs pouvaient espérer qu'on passerait sans les découvrir.

Après une minute d'attente, qui ne fut pas exempte d'anxiété, le son d'une voix aigre vint frapper leurs oreilles.

"Nous n'avons plus longtemps à attendre, disait l'homme qui parlait ; le rendez-vous est pour six heures, et le Saint-Senier doit être exact comme un imbécile de soldat qu'il est."

"Restons ici ; la place est bonne pour nous reposer, et tu dois en avoir besoin."

"Oui, je crains même de m'être un peu trop fatigué la main, répondit une autre voix plus grave."

"Je t'avais dit de me laisser piocher tout seul, mais tu ne veux jamais m'écouter."

Ce dialogue avait lieu de l'autre côté du tas de bois, et si près, que les interlocuteurs n'étaient séparés de leurs espions que par une distance de trois ou quatre mètres.

Ceux-ci ne pouvaient plus fuir sans révéler leur présence, et du reste, l'hercule tenait beaucoup à ne pas perdre les confidences que les deux mystérieux personnages ne pouvaient pas manquer d'échanger.

Il resta immobile et attentif, pendant qu'Alcindor, moins curieux, s'étendait doucement sur l'herbe mouillée.

"Je ne sais pas pourquoi, reprit la voix grave, mais jamais je ne me suis senti plus mal disposé. Ce temps humide m'a détrempe les nerfs, sans compter que Blanche a les siens depuis deux jours, et qu'elle m'a fait une scène hier soir."

"Fume une cigarette et laisse là les femmes, si tu veux devenir un homme politique," dit sèchement l'autre inconnu.

Ce conseil, assurément fort sage, fut médiocrement goûté.

"Taupier, mon ami, répondit en riant l'interlocuteur, tu n'es qu'un sot et tu n'en as pas le droit, en ta qualité de bossu."

"Merci, grommela le personnage ainsi qualifié."

"Ne me remercie pas et réponds-moi. A quoi me servirait-il d'avoir l'argent et la célébrité—je pense que c'est là ce que tu entends par devenir un homme politique—si je renouais aux femmes ?"

"J'y ai bien renoué, moi !"

"Pas tant que ça ! on prétend que tu es amoureux de la sœur de mon adversaire, la belle Renée. On disait même l'autre jour, chez Brébant, qu'on t'avait vu à la messe de la Madeleine. Tu l'attendais à la porte pour lui offrir de l'eau bénite."

"Ce n'est pas vrai ! ce sont mes ennemis du club de la Vache-Noire qui répandent ces bruits-là pour nuire à ma candidature."

"Ne te fâche pas, bouillant Taupier, je retire la Madeleine ; je ferai même, si tu veux, une rectification à la quatrième page."

"C'est bon ! je ne t'en demande pas tant. Pense seulement à viser juste pour me débarrasser de ce Saint-Senier qui m'agace."

Après cette réponse, il y eut un silence dont l'hercule, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, profita pour réfléchir.

Il se trouvait singulièrement désappointé, car dans tout ce qu'il venait d'entendre, rien ne l'avait renseigné.

Le secret qu'il croyait surprendre fuyait devant lui, et ce dialogue où il était question d'amour et de duel, confondait toutes ses idées.

Il résolut pourtant d'écouter jusqu'au bout, en espérant toujours qu'une phrase le mettrait sur une piste fructueuse.

"Je crois que je le manquerai, et que c'est lui qui me tuera, reprit lentement l'homme à la voix grave. Pourquoi as-tu accepté le pistolet ?"

"Parce que tu es au moins de seconde force, tandis qu'à l'épée, tu t'es fait embrocher sottement toutes les fois que tu es allé sur le terrain."

"Mon père est mort d'une balle, et j'ai le pressentiment que je finirai de même."

"Ton père a été tué sur une barricade, et le temps des barricades est passé, puisque nous sommes en république."

"Qui sait ? on était aussi en république le 24 juin 1848, et, ce jour-là, mon père a reçu un coup de fusil dans le dos à l'entrée du faubourg du Temple."

"Quelle drôle d'idée de parler de ça aujourd'hui, dit Taupier, avec une hésitation marquée."

"Voyons, Valnoir, calme-toi ; j'entends marcher là-bas dans les feuilles ; c'est probablement Saint-Senier qui arrive avec ses témoins."

"Ils viennent donc à pied ?"

"Tu sais bien qu'ils ont dû aller coucher hier à Maisons qui est tout près d'ici."

"C'est vrai ! je l'avais oublié. Qui doit tirer le premier ?"

"Lui, parbleu ! ton article était assez raide pour qu'il se crût l'offense."

"Alors, je suis mort, dit celui qu'on avait appelé Valnoir."

"Quant à ça, je m'en charge," dit Taupier entre ses dents, pas assez pourant pour ne pas être entendu de l'hercule, toujours aux aguets."

F. DE BOISGOREY.

(La suite au prochain numéro.)

GAZETTE DES TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES DE L'ISÈRE : L'assassinat du colporteur. — Une femme condamnée à mort.

Le *Figaro* a enregistré l'arrêt de la Cour d'assises de l'Isère qui condamne à la peine de mort une femme, Jeanne Royer, reconnue coupable d'assassinat et de vol. Son correspondant particulier de Grenoble lui envoie le compte-rendu des trois longues audiences qui ont eu pour conclusion cette terrible et exceptionnelle sentence.

L'affaire dont nous devons un rapide compte-rendu à nos lecteurs, sort du vulgaire par les circonstances très-dramatiques dans lesquelles le meurtre a été commis, mais surtout par l'individualité de l'accusée, de cette fille de vingt-trois ans, qui a conçu et mûri le plan du crime, qui en a surveillé l'exécution, et qui, il y a cinq jours, à la veille de comparaître devant le jury, escaladait les murailles de la prison de Grenoble, essayant de fuir... Jeanne Royer fut retrouvée la nuit suivante, par hasard, blottie au fond d'une cave, dans une dépendance de la maison d'arrêt.

À côté de cette femme, qui faisait à Grenoble le plus ignoble métier, s'assied un homme de trente à trente-cinq ans, Pierre Chevalier, repris de justice, sans profession avouable, triste personnage hébété par le vice, qui vivait avec Jeanne Royer, ou plutôt qui vivait d'elle. C'est lui qui a été l'instrument du meurtrier, c'est lui dont Jeanne Royer a dirigé le bras : peut-être, en faisant une différence dans son verdict entre cet homme et cette femme, le jury de l'Isère a-t-il sagement et intelligemment jugé.

Maintenant, reportons-nous au mois de janvier dernier. La scène se passe à quelques kilomètres de Grenoble, sur le bord de l'Isère, dans un endroit fort écarté, où la seule habitation était une mauvaise petite auberge qui avait un nom caractéristique : *L'Auberge du Fumier*.

Le 11 janvier, de grand matin, des soldats du 4^e régiment du génie, en tournée topographique sur la rive de l'Isère, aperçurent le long du chemin de halage qui suit la rivière une large mare de sang. Tout près, sur le talus, un sinistre amas : c'étaient des cheveux ensanglantés adhérent à un lambeau de chair, des fragments de crâne, un bouton de chemise couvert de gouttelettes de sang, puis une clef de montre, une clef de malle, une corde, une cravate noire.

On se rendit immédiatement à l'auberge dont nous avons parlé, et le propriétaire de l'établissement fit sur l'heure les déclarations les plus graves.

La veille, vers six heures du soir, un homme qui semblait être un marchand colporteur était venu dîner chez lui en compagnie d'une femme. Pendant leur repas, un autre homme, qui paraissait ne les point connaître, entra, se fit servir à boire, et, lorsque le colporteur, à moitié ivre, sortit à huit heures et demie avec sa compagne, l'homme, à son tour, quitta l'auberge et prit, sans mot dire, le même chemin qu'eux. L'aubergiste ne les avait pas revus...

Ce jour-là même, la police de Grenoble était prévenue de la disparition d'un marchand de parapluies ambulants, nommé Deler, qui habitait un faubourg de la ville. Deler, qui avait une conduite habituellement régulière, élevait avec beaucoup de peine ses trois enfants et gagnait durement sa vie à débiter chaque jour sa marchandise dans les campagnes. On avait remarqué que le colporteur portait toujours, dans ses tournées, une sa coche en cuir, passée en bandoulière et renfermant tout son avoir.

La dernière fois qu'on l'avait vu dans la ville, c'est-à-dire l'avant-veille au soir, le colporteur causait devant sa porte avec sa voisine, Jeanne Royer, et cela avait paru singulier, car Jeanne Royer était notoirement une fille perdue, dix fois condamnée par les tribunaux de Grenoble, une véritable voleuse de profession.

Jeanne Royer fut interrogée sur la disparition du colporteur ; une perquisition fut même opérée chez elle, à tout hasard,

et ce fut certes une idée lumineuse, car elle amena un résultat concluant : on trouva chez la fille Royer une robe tachée d'élaboussures sanglantes, une montre ayant appartenu au malheureux Deler, enfin, une centaine de francs en or, dont la fille Royer ne put expliquer la provenance. Elle fut donc arrêtée, et, le soir même, le parquet mettait la main sur son amant, cet infâme drôle de Chevalier, dont nous avons parlé plus haut, qu'elle faisait vivre, et qui, absolument dominé par elle, était invariablement de moitié dans tous ses méfaits.

Interrogée par le juge d'instruction, Jeanne Royer protesta qu'elle ne savait absolument rien de la disparition de Deler, et, quand on l'eut confrontée avec le patron de l'Auberge du Fumier, qui reconnut positivement en elle la femme de la soirée du 10 janvier, elle nia encore !

Chevalier prit heureusement une autre attitude. Il avoua que Jeanne Royer et lui avaient assassiné, sur la berge de l'Isère, le malheureux marchand qu'on recherchait en vain ; Jeanne Royer avait depuis longtemps remarqué ce brave homme, qui avait la manie de porter toujours une grosse sacoche. Certain soir, elle l'avait appelé de sa fenêtre. Le pauvre Deler, très-foible, ou croyant peut-être, comme l'assurent certains témoignages, que cette femme voulait lui acheter un parapluie, monta dans la maison... et n'en sortit que le lendemain matin.

Huit jours plus tard, Jeanne Royer et le malheureux colporteur organisaient une petite partie ; on devait aller souper sur les bords de l'Isère, à l'Auberge du Fumier. Ils y arrivèrent ensemble vers six heures du soir, et dînèrent. Deler était très-gai ; il but beaucoup, et quitta la table dans un état voisin de l'ivresse. Quant à l'inconnu qui avait bu à côté de lui et qui l'avait suivi lorsqu'il était sorti de l'auberge avec sa maîtresse d'un soir, c'était Chevalier, c'était l'amant complaisant de chaque jour et le compagnon de méfaits de la fille Royer !

Ceci dit, retraçons brièvement la scène du crime, non d'après l'interrogatoire de l'accusée, qui, durant les débats, n'a cessé de protester de son innocence, mais d'après l'interrogatoire de Chevalier :

D. Qui de vous deux a proposé à l'autre de conduire Deler à l'auberge du Fumier ? — R. C'est la Jeanne. Elle m'a dit : " Il y a un bon coup à faire avec cet imbécile qui a tous les jours une sacoche. Il faut le tuer, le voler, et puis le jeter dans l'Isère ! "

D. N'avez-vous pas hésité, parce qu'elle vous proposait de l'assassiner tout seul ? — R. C'est vrai, mais elle a fini par me décider, en ajoutant : " Eh ! bien, puisque tu le veux, j'irai avec toi, et je t'aiderai. Tu verras comme c'est vite fait ! " (Sensation.)

D. Il avait été convenu entre elle et vous, le jour de l'assassinat, que vous iriez rejoindre à l'auberge, et que vous sortiriez après elle et le colporteur ? — R. C'est bien ainsi que cela s'est passé ; j'ai repris en sortant, à la porte, un pieu que j'avais apporté de Grenoble, et une grosse barre de fer que j'avais volée en route, dans une charrette, pensant qu'elle pourrait me servir.

D. Vous avez suivi Jeanne Royer et Deler à pas de loup. Il faisait nuit close. Le colporteur, aux trois quarts ivre, chantonait en s'appuyant sur le bras de votre maîtresse, qui a donné le signal de l'attaque ? — R. C'est la Jeanne. Elle a poussé Deler. Il est tombé, alors je me suis jeté sur lui et je lui ai écrasé la tête à coups de barre de fer. Il a poussé deux ou trois faibles cris, et n'a plus remué.

La Jeanne lui a arraché sa montre, elle a ouvert la sacoche et a pris ce qu'il y avait dedans, et puis elle l'a saisi par les pieds, moi par les mains, et ensemble, nous avons jeté le corps dans l'Isère !

Nous y avons jeté aussi la barre de fer, et les deux galoches du colporteur, qui étaient restées sur le chemin de halage, et nous sommes rentrés ensemble à Grenoble, avec l'argent. Seulement, en arrivant chez elle, Jeanne m'a mis à la porte, parce qu'elle attendait " son caporal, " un caporal du génie. (Rires.)

Nous avons dit que ce misérable avait obtenu le bénéfice des circonstances atténuantes et qu'il avait sauvé sa tête.

Quant à Jeanne Royer, à la lecture de l'arrêt qui la condamnait à mort, elle s'est tournée vers les jurés, puis, d'une voix vibrante : " Merci, messieurs, merci ! " a-t-elle crié, et, dans un accès de fureur folle, elle a repoussé les gendarmes, qui ont été forcés de la garrotter pour la reconduire en prison !

FAITS DIVERS

FOLIE. — On télégraphie de Flushing, L. I., 23 : Samedi, à Winfield, une jeune femme a lancé par une fenêtre du char où elle se trouvait, un porte-monnaie contenant \$250, puis s'est lancée elle-même dans l'espace. On l'a retrouvée peu après à moitié nue dans les bois près de Laurel Hill et on l'a conduite à la prison.

Elle se nomme Lizzie Johnson et est âgée de 25 ans. Il paraît qu'elle est devenue folle à la suite d'une déception d'amour.

— La ville de Nuremberg est célèbre par la fabrication des jouets ; mais on y fabrique aussi, paraît-il, des joujoux pour les grandes personnes, car un fabricant de cette ville, s'il faut en croire le *Standard*, vient d'inventer la bourse-revolver.

Cet objet, dit la feuille anglaise, peut être utilisé comme un simple porte-monnaie, et ce n'est qu'en poussant un bouton que l'on fait apparaître un revolver à cinq coups.

L'arme peut porter à soixante pas. On voit d'ici l'étonnement du voleur qui voit sa victime sortir son porte-monnaie et lui brûler la cervelle.

On ne dira plus : " la bourse ou la vie, " mais bien : " la bourse, c'est la vie. "

LES VOLEURS A L'ŒUVRE. — Depuis quelque temps la gente au doigts crochus fait des siennes. Jeudi de la semaine dernière, une jeune dame, qui attendait le train de l'Ouest à la station Bonaventure, s'est fait voler un porte-monnaie contenant \$75, somme qu'elle avait mise de côté pour en faire présent à ses parents qui demeurent à Lancaster. Une dame américaine s'est fait enlever une chaîne d'or, au même endroit, le soir précédent. Plusieurs messieurs se plaignent qu'on leur a enlevé leurs montres. Les voleurs qui ont pour spécialité d'opérer sur les cordes à linge sont très-nombreux. Il y a quelques jours, un individu qui était en frais de dégarnir une corde à linge sur la rue Balmoral, a été découvert à temps. A chacun d'être sur ses gardes et de faire comprendre à ces industriels que leur petit négoce ne tombe pas dans la catégorie de ceux que les autorités ont l'intention de protéger.

— Le proverbe : " Un malheur n'arrive jamais seul, " a été vérifié d'une manière bien triste, dans la boutique de M. M. Craig et Cie., No. 471, rue Saint-Bonaventure, vendredi matin. Deux des employés nommés Charles Renaud et son fils se mirent à l'ouvrage comme d'ordinaire et tout alla bien jusqu'à huit heures. A ce moment, le jeune homme qui travaillait près d'une scie circulaire, fut frappé à l'abdomen par une pièce de bois qui s'échappa de la machine et lui infligea une blessure très-grave. Un médecin fut aussitôt mandé, et après avoir donné les soins les plus urgents au jeune homme, ordonna son transport chez lui. Le père fut considérablement ému de l'accident, mais il resta à l'ouvrage afin de terminer un meuble.

Deux heures après, on le vit chanceler, puis tomber à la renverse près de quelques pièces de bois. Lorsqu'on le releva, on constata que l'infortuné avait déjà rendu le dernier soupir. Le cadavre du défunt fut transporté à sa résidence, et on peut s'imaginer facilement le désespoir de la famille en apprenant le nouveau malheur qui venait de la frapper. M. le coroner Jones a tenu une enquête vendredi soir, et après avoir entendu le rapport du médecin chargé de faire l'autopsie, le jury rendit un verdict de " décès causé par une congestion du cerveau. " Le défunt laisse une femme et cinq enfants pour déplorer sa perte.

— Tous les messieurs de la ville et de la campagne sont respectueusement priés de faire une visite au grand magasin de chapeaux nouveaux de CHS. DESJARDINS & CIE.

— Toutes personnes ayant des pelletteries à faire réparer, telles que capots, manteaux, casques, manchons, etc., sont priées de venir voir les bas prix que nous avons décidé de charger cet automne, vu l'extrême rareté de l'argent. Nous avons, cette année, des teinturiers et des manchonniers qui, avec du vieux, vous remettront ces articles absolument comme neufs et à la mode du jour. CHS. DESJARDINS & CIE., Portes voisines de M. A. Pilon.

DIALOGUE. — " Que pensez-tu de *L'Opinion Publique* ? disait un certain monsieur à sa dame. — Ce que j'en pense, répondit-elle, c'est que *L'Opinion Publique* est un magnifique journal illustré, rédigé on ne peut mieux. Maintenant, que penses-tu, dit la dame à son mari, de l'opinion du public ? — L'opinion du public, la voici, répondit le mari : c'est que le plus grand assortiment de chapeaux et de belles pelletteries se trouve chez DRUBUC, DESAETTES & Cie., et que les prix sont de 30 à 40 pour cent plus bas qu'ailleurs : c'est au No. 217, rue Notre-Dame, là où le gros chien blanc est à la porte. "

MM. Narcisse Beaudry et frère, Bijoutiers et Horlogers, annoncent à leurs pratiques et au public en général qu'ils ont en magasin un assortiment de MONTRES en or et en argent, ainsi que des BIJOUX tant importés que de leur fabrique. MM. Beaudry et frère font aussi la dorure et argenture, ainsi que la fabrication et réparation d'ornements d'églises. Nous croyons devoir faire remarquer au public que ces deux messieurs sont tous deux ouvriers et surveillent, chacun dans son département, l'exécution des ouvrages faits. NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD F. BEAUDRY, Bijoutier pratique, Horloger pratique.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la malle en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

A NOS LECTEURS. — Nous sommes convaincus que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine. — COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS. — Notre magasin n'est ouvert que depuis quelques mois, et des milliers d'acheteurs l'envahissent déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osons espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne dépassant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces prônant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéniable sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos Etoffes à Robes à une commission de 2 1/2 pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds *gratis*, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché ! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires ; J. N. ARSENAULT, Gérant.

Maison Canadienne. — On parle beaucoup de ce temps-ci, et avec raison, de protection. Nous en avons besoin plus que jamais ; car notre commerce menace ruine. Tout le monde est à la veille de faire banqueroute. Malgré cela, nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que la célèbre Maison PILON de cette ville, quoique l'argent soit plus rare, a mis \$200,000 au jeu pour ses achats d'automne. Tous les jours elle reçoit des centaines de caisses d'Europe et du Haut-Canada. Ainsi, elle vient de recevoir 1,000 pièces de Tweeds Canadiens des manufactures mêmes. Ayant acheté ces Tweeds fort argent comptant, elle peut les vendre à des prix qui étonneront tout le monde. Son importation d'Europe, consistant en soieries, étoffes à robes, fleurs, chapeaux, flanelles, winceys et articles de fantaisie, est énorme. Et, quand on achète pour de l'argent comptant dans des temps durs comme ceux que nous traversons, vous savez quels avantages ont peut avoir. Alors, il n'est pas étonnant que la Maison PILON ait une aussi grande renommée pour vendre à bon marché. Que tous les autres marchands disent qu'elle donne ses marchandises et qu'elle gâte le commerce ; très-bien. Les pratiques connaissent assez leur intérêt pour aller là où tout est à BON MARCHÉ.

A. PILON & CIE.

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, râpages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J.-H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.



CLARA-LOUISE KELLOGG



ANNA-LOUISE CARY



UN PRIX MONTYON
L'abbé ROUSSEL, fondateur de l'Orphelinat d'Auteuil.



M. de Villemessant. — Dessin de MATHEU



M. Saint-Genest. — Dessin de MATHEU.

Les deux assassins, Barré et Lebiez.—Leurs derniers moments.—Puissance de la religion

Nous avons dit—et c'était l'exacte vérité—qu'ils mangeaient, buvaient, jouaient aux cartes, comme si rien ne s'était passé. Lorsque l'heure fut venue d'annoncer aux condamnés que leur recours en grâce était rejeté, M. l'abbé Crozes fit prévenir M. l'abbé Latour, aumônier de la petite Roquette, en le priant de vouloir bien se charger des soins à donner à Lebiez, charge très-lourde que ce dernier accepta avec d'autant plus de trouble qu'il n'avait jamais parlé au condamné, et que, même, il ne l'avait jamais vu. C'est dans ces conditions qu'eurent lieu ces entrevues suprêmes, d'un intérêt si pathétique.

Tout ce qui a été raconté de l'attitude de Barré est, en général, assez exact. Sanguin, court, presque trapu, il s'est affaissé de lui-même, sous la peur des derniers moments, et n'a pas montré le sang-froid de son complice. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il a écouté l'abbé Crozes avec le désir de le comprendre, et avec toutes les marques du plus vif repentir, embrassant à plusieurs reprises et avec effusion son vénérable interlocuteur. On ne sait pas, croyons-nous, que Barré a coûté la vie à sa mère en naissant et que son père s'est refusé à venir le visiter dans sa prison. Cette circonstance a rendu peut-être plus expansive son entrevue avec l'abbé Crozes; tout ce que celui-ci lui a dit de faire et de réciter, il l'a fait et récité avec empressement. En nous racontant, il y a quelques minutes, ces touchants détails, l'abbé Crozes pleurait, à chaudes larmes, d'attendrissement. Une chose le préoccupait surtout, maintenant que son condamné était redevenu chrétien, c'était de le réconcilier avec son complice. Dans ce but, il s'était concerté avec l'abbé Latour, et celui-ci avait pour mission de demander à Lebiez s'il pardonnait à Barré de l'avoir chargé. Dans ce cas, l'abbé Latour devait prévenir l'abbé Crozes avant l'exécution, et ce dernier devait porter à Barré encore vivant le pardon de son malheureux camarade. Ainsi qu'on va le voir, les choses furent faites comme il vient d'être dit.

L'entrevue de l'abbé Latour avec Lebiez était, sans contredit, le point capital de ce drame exceptionnel; nous avons voulu en sténographier toutes les phases. Contrairement à ce qui avait eu lieu pour Barré, le père et la mère de Lebiez sont venus le voir dans sa prison. Nous sommes obligés de dire la vérité: cette visite avait été amenée dans des circonstances vraiment bien extraordinaires; elle n'avait pas été spontanée. Le père et la mère n'étaient venus qu'appelés et sollicités par leur fils. Et sous quelle inspiration agissait ce fils? sous l'influence d'une femme, couchée aujourd'hui dans un lit d'hôpital. Cette femme est Mathilde Lebeugle. Il paraît que de ce grabat, et comme frappée d'une inspiration d'en-haut, elle a écrit lettres sur lettres à Lebiez, pour l'engager à demander pardon de ses fautes à sa mère et à son père, à les appeler auprès de lui, et à bien mourir. Lebiez, obéissant à cette injonction d'une Madeleine repentie, a supplié son père et sa mère de venir. Hélas! malgré les précautions de M. Beauquesne, le directeur de la prison, qui lui avait recommandé de maîtriser son émotion, la pauvre femme, en apercevant son fils amené par les gardiens, s'est évanouie, en poussant des cris déchirants. Le père et le directeur n'ont eu que le temps de l'emmener. Trois secondes, tel est le temps qui a été accordé au condamné pour entrevoir sa famille à travers une cloison grillée.

Dès que M. le directeur eut entr'ouvert la porte de la prison de Lebiez, on aperçut le prisonnier endormi. Nous tenons de M. Beauquesne lui-même, qu'il ne se permit pas, comme on l'a dit, de toucher l'épaulé du condamné, après lui avoir annoncé le rejet de son recours en grâce. Il l'appela par trois fois, et comme il n'obtenait pas de réponse, un gardien posa la

main sur le pied du jeune homme et le réveilla. Lebiez ne prononça pas un mot. L'abbé Latour entra alors. Que le lecteur veuille bien remarquer qu'on accorde environ dix minutes à un aumônier de prison pour lui permettre d'exhorter un condamné à se réconcilier avec Dieu. "Dix minutes! nous disait l'abbé Latour, et il faut, pendant ces dix minutes, dire au malheureux qui va mourir tout ce que l'Esprit-Saint peut inspirer à un prêtre!"

Nous avons demandé à M. l'abbé Latour de vouloir bien nous rappeler les paroles de cette exhortation, et nous sommes heureux de la placer sous les yeux du lecteur. Il faut bien se souvenir que le condamné n'est pas lié: il est seulement habillé et assis sur son lit. Dès les premiers mots, Lebiez prit les mains de l'abbé Latour et ne les quitta plus, les lui serrant avec une passion contenue, l'embrassant dans les passages les plus touchants de cette courte mais admirable exhortation. "Vous allez mourir, mon ami, lui dit l'abbé Latour, et mon collègue, l'abbé Crozes, m'a prié de vous assister. Mais vous êtes chrétien, vous avez fait votre première communion et nous allons nous entendre, si courts que soient les instants qu'on veut bien nous accorder. Ce temps est court, il faut bien l'employer. Regardez-moi; vous avez été bien élevé, vous êtes trop intelligent pour ne pas croire à l'existence de Dieu et à l'immortalité de votre âme. Maintenant, au point de vue purement humain, je suis bien convaincu que vous vous repentez en vous-même du crime auquel vous avez participé. Mais cela, mon ami, ne suffit pas. Il faut encore que vous vous repentiez au point de vue religieux.

"Vous croyez, peut-être, qu'il vous faut beaucoup de temps pour cela. Détrompez-vous. Il ne faut qu'une minute pour se retourner vers Dieu. Voyez le bon larron: il avait trempé, lui aussi, ses mains dans le sang de son semblable. (Ici, Lebiez regarde fixement son vénérable interlocuteur et semble l'écouter avec la plus profonde attention.) Ce bon larron, il était plus près que vous de la mort, puisqu'il était déjà attaché à l'instrument du supplice. Eh bien! il se repent et dit à notre Seigneur: "Je suis justement puni par les hommes; mais souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez entré dans votre royaume." Notre Seigneur lui répondit: "Vous vous êtes repenti, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis." (Lebiez, à ce moment, serre avec effusion les mains du prêtre, mais son visage est toujours le même, sans un pli, sans une larme.)—"Vous, mon ami, vous êtes comme le bon larron, n'est-ce pas? Vous vous repentez de votre crime et de l'oubli, où vous avez vécu trop longtemps, des enseignements de notre divin maître. Vous vous repentez? (Signe d'assentiment.) Eh! bien, ne désespérez pas. Si grandes que soient vos fautes, si grand que soit votre crime, la miséricorde de Dieu est plus grande encore. Acceptez avec résignation la mort que vous allez subir, en pensant à celle de Notre Seigneur. Votre résignation sera l'expiation de vos fautes; elle vous fera obtenir le pardon au tribunal de Dieu. (Mouvement du condamné. Il embrasse le prêtre.) Je ne puis pas vous demander une confession explicite, par suite du peu de minutes qui nous sont comptées en ce moment devant l'Eternité; mais nous allons répéter ensemble l'acte de foi, l'acte d'espérance, l'acte de charité, et l'acte de contrition qui les couronne tous. Votre mémoire ne pourrait les redire. Unissez-vous à moi, ma main dans la vôtre. (Le prêtre dit à voix basse les actes que nous avons énumérés. Lebiez s'y associe avec une grande présence d'esprit par des serments de mains plus affectueux. Ici, l'abbé se lève et donne l'absolution au condamné incliné devant lui. A travers la porte entrebâillée, on aperçoit les employés et gardiens qui attendent, muets et respectueux, devant ce spectacle sublime.)

"Je ne puis, ajoute M. l'abbé Latour, vous donner, dans ce moment suprême, d'autre pénitence que de subir en chrétien la mort que vous allez recevoir de la justice des hommes. Tout à l'heure, quand

nous serons arrivés au moment fatal, je vous présenterai ce crucifix qui vient de Jérusalem, de la Terre-Sainte; vous le baiserez en signe de repentir et de paix, en demandant pardon de votre crime à Dieu, aux hommes et à votre famille: à Dieu que vous avez offensé, à la société que vous avez scandalisée, à votre famille dont vous avez souillé le nom."

—Lebiez, reprit l'abbé Latour, après une courte pause, dites-moi que vous pardonnez à votre malheureux complice de vous avoir chargé durant le procès? (Lebiez fit un signe d'assentiment.) La nouvelle de ce pardon suprême fut annoncée à M. l'abbé Crozes, qui se hâta de la transmettre à Barré.

M. l'abbé Latour ayant demandé au condamné s'il avait quelque dernière volonté à exprimer, Lebiez se leva et tira du tiroir de sa table un petit rouleau d'argent, et le donnant au prêtre, lui dit: "Ce sont mes économies, soyez assez bon pour les remettre à Mathilde Lebeugle." Puis il se livra aux aides et se laissa garrotter par eux, sans faire entendre la moindre plainte, sans manifester la moindre faiblesse, "comme un agneau, nous a dit M. l'abbé Latour, comme un agneau que le boucher attache, avant de l'égorger."

C'est ainsi qu'il a marché au supplice. Arrivé à quelques mètres de l'échafaud, M. l'abbé Latour lui présenta le crucifix, que le condamné baisa. Le prêtre, à son tour, embrassa le condamné sur le front, ce qui fit croire qu'il ne lui avait pas donné l'accolade. Un dernier détail—M. l'abbé Crozes, dans le trouble de cette double exécution, avait oublié son crucifix dans son fiacre, et il vint emprunter celui que tenait l'abbé Latour—puis le lui rendit, après l'exécution de Barré. C'est donc en embrassant ce même crucifix, venu de la Terre-Sainte, que ces deux hommes, unis dans la vie par le crime, se sont unis par le pardon dans la mort.

Il n'est personne qui, ayant fait le voyage de Rome, n'ait visité les Catacombes. C'est là que les premiers chrétiens, après y avoir célébré leurs cérémonies pieuses, ont été enterrés. Dans ces Catacombes, et dès la première tombe qui est celle de saint Abdou, à ma droite, on aperçoit, sur les murs, des dessins symboliques que les premiers chrétiens empruntaient aux monuments du paganisme, tels que le Poisson, la Colombe. Parmi ces dessins, nous en avons remarqué un qui représente Orphée domptant les tigres sous la figure de Jésus-Christ. Saint Clément d'Alexandrie, faisant allusion à ce dessin, a dit: "Orphée avec ses chants n'a dompté que des tigres. Notre Seigneur Jésus-Christ a fait plus; il a, par sa seule parole, adouci l'homme, le plus féroce des animaux."

Eh! bien, telle est la puissance de la parole chrétienne, dont parle saint Paul, que deux simples prêtres ont pu opérer en quelques minutes, ce miracle de transformer deux assassins en agneaux, de les réconcilier avec eux-mêmes, d'obtenir de chacun d'eux un pardon mutuel pour l'autre, et d'ouvrir, devant leurs yeux, les portes du ciel et de l'immortalité. Ils se sont inclinés: ils se sont repentis. Dieu fasse paix et miséricorde à leur âme!—*Figure.*

—Vous êtes-vous déjà battu?
—Certainement. Au collège, à coups de poing, il y a bien longtemps.
—Mais à l'épée, au pistolet?
—En duel! vous voulez dire. Jamais! personnellement, du moins.

Un jeune homme est en visite dans un ménage bourgeois.
Pour se faire bien venir de la jeune dame, il caresse les enfants.

—Jadore les enfants des autres, dit-il gracieusement.
—Eh bien! mariez-vous! répond innocemment le bourgeois.

Au palais de justice:
Un avoué montre à un de ses confrères un avocat qui est en train de gesticuler et de parler tout seul.

—Ah! ça, dit-il, il est donc fou!
—Pourquoi?
—Dame! un avocat qui se parle à lui-même, c'est comme un pâtissier qui mangerait sa marchandise.

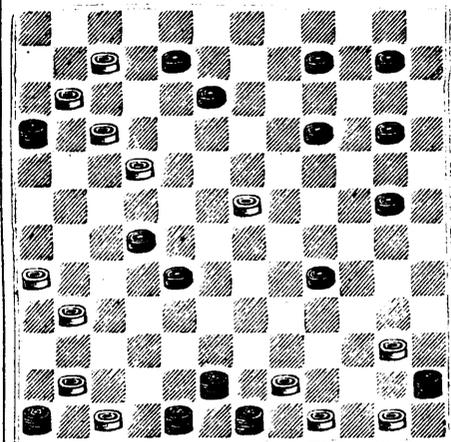
LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant ce département à M. J.-E. TOUKANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLEME No. 137

Composé par M. F. BLACK, Montréal.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 136

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
62 56	61 50
64 59	53 64
54 48	42 72
27 21	1 40
43 37	69 21
13 7	72 13
7 33 et gagnent.	

Solution juste du Problème No. 136

Montréal: P. A. Sicard.

AVIS

Les abonnés de L'Opinion Publique qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 27 septembre 1878.

	\$ c.	\$ c.
FARINE		
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs	0 00	0 00
Farine d'avoine	0 00	0 00
Farine de blé d'Inde	0 00	0 00
Sarrasin	0 00	0 00
GRAINS		
Blé par minot	0 00	0 80
Pois do	0 00	0 50
Orge do	0 50	0 60
Avoine par 40 lbs	0 35	0 40
Sarrasin par minot	0 50	0 60
Mil do	1 00	1 05
Lin do	1 60	1 80
Blé d'Inde do	0 00	0 80
LÉGUMES		
Pommes au baril	1 25	2 00
Patates au sac	0 60	0 70
Fèves par minot	1 50	1 60
Oignons par tresse	0 04	0 05
LAITERIE		
Beurre frais à la livre	0 20	0 25
Beurre salé do	0 10	0 15
Fromage à la livre	0 00	0 00
VOLAILLES		
Dindes (vieux) au couple	0 00	0 00
Dindes (jeunes) do	0 80	1 00
Oies au couple	0 80	1 00
Canards au couple	0 50	0 60
Poules do	0 50	0 55
Poulets do	0 35	0 40
GIBIERS		
Canards (sauvages) par couple	0 35	0 40
do noirs par couple	0 40	0 50
Picaveaux par douzaine	0 00	1 20
Bécasses au couple	0 00	0 40
Pigeons domestiques au couple	0 15	0 18
Perdrix au couple	0 00	0 40
Tourtes à la douzaine	1 00	1 20
VIANDES		
Bœuf à la livre	0 07	0 08
Lard do	0 09	0 10
Mouton do	0 10	0 12
Agneau do	0 00	0 00
Lard frais par 100 livres	5 00	6 00
Bœuf par 100 livres	4 50	5 00
Lièvres	0 10	0 11
DIVERS		
Sucre d'érable à la livre	0 07	0 08
Sirof d'érable au gallon	0 00	0 00
Miel à la livre	0 12	0 14
Œufs extra. à la douzaine	0 12	0 14
Haddock à la livre	0 00	0 06
Saindoux par livre	0 12	0 15
Peaux à la livre	0 05	0 06

Marché aux Bestiaux

Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	\$ 4 00	à	\$ 5 00			
Bœuf, 2me qualité	2 00	à	3 50			
Vaches à lait	15 00	à	20 00			
Vaches extra.	25 00	à	40 00			
Veaux, 1re qualité	7 00	à	8 00			
Veaux, 2me qualité	5 00	à	6 00			
Veaux, 3me qualité	2 00	à	4 00			
Moutons, 1re qualité	4 00	à	5 00			
Moutons, 2me qualité	3 50	à	4 50			
Agneaux, 1re qualité	3 00	à	3 50			
Agneaux, 2me qualité	2 00	à	2 75			
Cochons, 1re qualité	6 00	à	7 00			
Cochons, 2me qualité	5 00	à	6 00			
Poin, 1re qualité, par 100 bottes				\$ 8 00	à	9 00
Poin, 2e qualité				7 00	à	7 50
Paille, 1re qualité				5 00	à	6 00
Paille, 2me qualité				3 50	à	4 50



Sainte-Anne, Rivière d'Ottawa.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

Les travaux à Sainte-Anne doivent inévitablement être remis aux dates suivantes: Les soumissions seront reçues jusqu'à MARDI, le 22me jour d'OCTOBRE.

F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, 21 sept. 1878.

CANADA, PROVINCE DE QUEBEC, District de Montréal.

COUR SUPÉRIEURE, No. 897.

Dame Virginie Dupont, de la paroisse de Ste-Cunégonde, district de Montréal, épouse d'Edouard Latour, journalier, du même lieu, diement autorisée à ester en jugement. Demanderesse, vs. le dit Edouard Latour, son époux, du même lieu, Défendeur.

EDOUARD COUILLARD, Procureur de la Demanderesse. Montréal, 19 septembre 1878.



Chemin de fer du Pacifique Canadien.

Aux Capitalistes et aux Entrepreneurs

Le Gouvernement du Canada recevra des propositions pour construire et faire fonctionner une ligne de chemin de fer depuis la Province d'Ontario jusqu'aux eaux de l'Océan Pacifique, la distance étant d'environ 2,000 milles.

Le mémoire des informations, pour ceux qui désireront faire des propositions, sera envoyé sur demande comme ci-dessous. Les rapports des ingénieurs, les cartes du pays à traverser, les profils de la ligne explorée, les spécifications des travaux préliminaires, des copies de l'acte du Parlement du Canada, d'après lequel il est proposé de construire le chemin de fer, des descriptions des particularités naturelles du pays et des ressources agricoles et minières, et autres informations, pourront être vus en s'adressant à ce Département ou à l'Ingénieur en chef, aux bureaux du Gouvernement Canadien, 31, rue Queen Victoria, E.C., Londres.

Des soumissions cachetées marquées: "Soumissions pour le Chemin de Fer du Pacifique," seront reçues, adressées au sousigné, jusqu'au 1er jour de DÉCEMBRE prochain.

F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, 20 mai 1878.

AVIS. — EXTENSION DE TEMPS

La date fixée pour recevoir les propositions mentionnées dans l'annonce ci-dessus, est par le présent ajournée au 1er JANVIER 1879.

F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, 2 sept. 1878.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH CADIEUX & DEROME, 207, RUE NOTRE-DAME, 207, MONTREAL.

Messieurs Cadieux et Derome ont toujours en main un grand assortiment de Livres pour les Messieurs du Clergé et les Communautés religieuses. Livres classiques, Livres de prières, bonnes lectures pour les familles, Tapissierie, Papiers, Cartes à jouer, Gravures, Images, Chapellets, Médailles, etc., etc.

H. C. CADIEUX, L. J. A. DEROME. Ci-dessus employés de la maison J. B. Rolland & Fils

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epicier respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartoné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartoné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché, 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

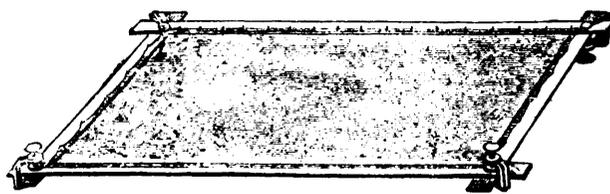
ROC COCO MÉDAILLE D'HONNEUR DE ROWNTREE.

"Composé, tel que représenté, entièrement de Coco et de Sucre." —DR J. BAKER EDWARDS.

AVANTAGES SUR TOUS LES AUTRES COCOS.

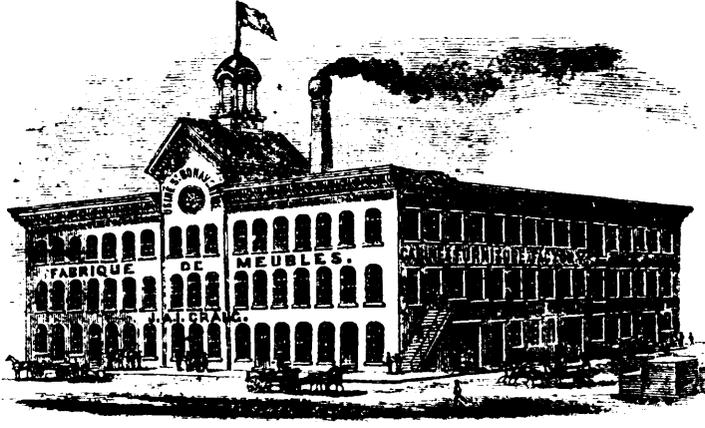
Est quatre fois aussi fort—Meilleur marché—Parfaitement pur—Anti-dyspeptique, agréable à l'estomac le plus délicat—Entièrement exempt de Farine ou d'Empoi, et en conséquence, est une boisson claire, non pâteuse. C'est un des aliments les plus nutritifs et les plus agréables qui existent sous la forme liquide: il convient très bien aux malades etes un article de luxe pour ceux qui jouissent d'une bonne santé.

Agent pour le Commerce—Wm. JOHNSON, Boite 888, Bureau de Poste, Montréal.



CADRES Pour étendre les RIDEAUX, CHALES et COUVERTES, etc., etc. AUCSI "LA PLISSEUSE VICTORIA" (Patentée le 22 janvier 1878.) Prix: \$1. A vendre en gros et en détail par L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

MANUFACTURE 473, RUE ST. BONAVENTURE.



MAGASIN DE DETAILS 463, RUE NOTRE-DAME.

MANUFACTURE DE MEUBLES

CRAIG & CIE.

L'un des meilleurs et des plus grands établissements Canadiens-français du pays.

Maison Lorge & Cie.,

(Etablie en 1848.) No. 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

Cet établissement est un des plus anciens, des plus connus et des plus achalandés de Montréal, et les Chapeaux sortant de la Maison LORGE & CIE sont de qualité supérieure. Aussi nous engageons fortement tous nos lecteurs à visiter cet établissement, et nous sommes convaincus qu'ils en reviendront pleinement satisfaits. 9-24-13-202.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure d. 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AVIS!

Canadian Mechanics' Magazine

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes, sous le titre de:

"Illustrated Family Friend,"

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'USAGE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

AUCSI

NOUVELLE MUSIQUE CHOISIE

RECETTES DOMESTIQUES, ETC.

THE CANADIAN MECHANICS' MAGAZINE,

Conjointement avec le

Illustrated Family Friend

ET LE

PATENT OFFICE RECORD

Contient 16 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois au Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY, MONTREAL

NOUVEAU PROCÉDÉ. PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Burland-Desbarats,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY, a l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

LES PRIX SONT A LA PORTEE DE TOUS.

Jos. ROUSSEAU, PEINTRE DE MAISONS ET D'ENSEIGNES, No. 333, Rue Saint-Laurent, 3 m. MONTREAL.

Musique Nouvelle!

ROMANCES FRANCAISES.

- Après l'hiver..... 50 centins. A ma fenêtre..... 50 " Branche d'ambépine..... 40 " Branche colombe..... 35 " Le Bouquetière de Marly..... 25 " Le banc de pierre..... 50 " Clair de lune..... 50 " Confiance..... 50 " Les deux Mères..... 35 " Enfants d'un jour..... 50 " Enfants et fleurs..... 35 " Fleurs de souvenir..... 50 " L'heure attendue..... 50 " Jean Mathurin..... 30 " Lisette, vous n'en saurez rien..... 50 " Rose..... 50 " Sous d'autres cieux..... 50 " Une larme..... 25 "

VAISES POUR PIANO.

- Céleste..... 60 centins. La boulangère a des œufs..... 60 " Créole..... 60 " Carmen..... 60 " Femmes et fleurs..... 60 " Le fleuve d'or..... 60 " Madame l'archiduc..... 60 " La timbale d'argent..... 60 " Valse du rire..... 80 "

A. LAVIGNE, Editeur de musique, Importateur de pianos et harmoniums, 25, rue Saint-Jean, (Banque d'Épargne), Québec.

La Cie Américaine des Orgues de Smith, Boston, Mass.

Cette Compagnie, établie depuis plus de vingt-six ans, et qui a déjà fabriqué plus de QUATRE-VINGT MILLE INSTRUMENTS, attire l'attention du peuple des Provinces Britanniques sur ses

Styles nouveaux et élégants pour 1878.

Les Orgues de cette Compagnie se distinguent de tous les autres par leur ton pur, résonnant et qui imite la voix humaine. Leur excellence est le résultat d'expériences prolongées et soignées: le mécanisme est parfait et sans défaut; on n'y emploie que les meilleurs matériaux, et nul instrument n'est livré qu'après avoir été scrupuleusement essayé.

Cette excellence se fait remarquer

dans les Orgues du plus bas prix comme les plus coûteux.

La Compagnie emploie un dessinateur architecte de talent et de mérite reconnu; les boîtes sont toutes des modèles de beauté et de symétrie, et conviennent pour servir dans les résidences privées aussi bien que dans les églises.

Ceux qui résident à peu de distance de Montréal peuvent s'adresser aux agents de la Compagnie,

MM. LAURENT, LAFORCE & Cie.

Correspondance sollicitée. Des catalogues, etc., sont expédiés franco sur demande.

LA CIE. AMERICAINE DES ORGUES DE SMITH,

Fremont Street (vis-à-vis Waltham Street), Boston, Mass., E. U. 9-22-26-192.



ECOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUEBEC.

Cette école se tient dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes sont comme suit:

L'école est ouverte tous les jours pendant l'année, excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier d'août, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée.

Les samedis, elle se ferme à midi.

Le programme des études est comme suit:

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes; la navigation proprement dite; la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circumméridienne du soleil; trouver la longitude par le chronomètre; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut; trouver le temps de la haute marée; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes marines, des instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de rime voix que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIEME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (méthodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, par les distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIEME COURS

Partie théorique.

Études mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivis les cours de l'école, sera gratuite.

Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre,

F.-G. MARCHAND,

Secrétaire de la Province de Québec.

9-4-52-168

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché—\$1.00 même par la poste.—\$1.20

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS,

5 et 7, Rue Bleury, Montréal

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS